

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LES BOURGEOIS DE LA COMPAGNIE DU NORD-OUEST.

Récits de voyages, Lettres et Rapports inédits relatifs au Nord-Ouest canadien, publiés, avec une ESQUISSE HISTORIQUE et des ANNOTATIONS, par L. R. MASSON. — Première série. — 1 volume petit in-quarto. — 416 pages. — A. Côté et Cie. — Québec, 1889.

Je viens de parcourir le volume publié récemment par l'honorable M. L. R. Masson, ex-lieutenant-gouverneur de la province de Québec, et je déclare avoir rarement lu d'ouvrage plus intéressant. Si je ne craignais de paraître exagéré, je dirais que j'ai été charmé de cette lecture, qui m'a fait connaître un ordre de choses absolument original et des hommes dont les exploits ont eu pour théâtre un pays aussi vaste que les plus grands empires.

L'auteur, dans une esquisse rapide, nous fait assister aux expéditions des coureurs des bois, à la découverte des fleuves Mackenzie et Fraser, à la fondation et à la destruction de l'ancienne colonie de l'Assiniboine, aux festins de *Beaver Hall*, à la conquête d'immenses régions à la couronne d'Angleterre, par la priorité de la prise de possession.

Tout cela est raconté dans un style d'une noblesse soutenue, aussi éloigné de l'emphase que de la trivialité.

L'auteur touche incidemment, et avec la plus grande aisance, à des questions qui relèvent de l'histoire, de la politique, du commerce, de la géographie et de l'hydrographie. C'est évidemment un homme mûr qui parle : cela se voit à ses connaissances variées ; c'est aussi un homme distingué : cela ressort de la simplicité de son langage.

Plus l'homme est élevé dans l'échelle sociale, moins il a besoin de grands gestes et de périodes à effet pour se faire écouter.

L'orateur de club gesticule de l'épaule et du bras tout entier ; le député, de l'avant-bras ; l'ambassadeur, de la main ; le souverain, du doigt. Quant à l'écrivain ignoré et chevelu, il force le sens des mots et affectionne le heurté et le sonore. Il veut être lu.

En publiant ces manuscrits que des circonstances particulières ont mis en sa possession, M. Masson rend un service réel à son pays. Lorsque, plus tard, les vastes régions parcourues par les "bourgeois", les "voyageurs", les interprètes et les commis de la Compagnie du Nord-Ouest, seront occupées par une population dense et nombreuse; lorsque le *Famed Far West* canadien sera transformé en riches provinces, en république, en un ou plusieurs royaumes peut-être, les historiens de l'avenir trouveront dans les volumes que M. Masson aura publiés,—car c'est toute une série de volumes que M. Masson nous promet,—des sources précieuses pour écrire leur histoire nationale. On se disputera alors les *Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest* comme on se dispute aujourd'hui les premières éditions des œuvres de Charlevoix, de Sagard et de Lescarbot.

Les journaux de Roderic et Charles Mackenzie, de Simon Fraser, de John McDonnell, de MM. Larocque et Malhiot, ainsi que les lettres de M. Wentzel, que reproduit M. Masson, avec des annotations qui ont dû lui coûter beaucoup de recherches et de travail, font revivre, pour ainsi dire, l'étrange société au milieu de laquelle ces hommes courageux passèrent de longues années. Il y a là de précieux matériaux pour édifier l'histoire, ou, si l'on veut, c'est l'histoire elle-même, l'histoire par le menu, éclairée par les mille détails de la vie commune et quotidienne. Ces documents sont, pour la plupart, écrits en langue anglaise.

Au point de vue purement littéraire, le journal de M. Malhiot, —un illettré—mérite une mention spéciale.

Qu'on lise plutôt :

"Bazinet est arrivé hier soir à 4 heures avec le butin qu'il était allé chercher. J'habillai l' "Outarde" et lui donnai son pavillon ainsi qu'à la "Grandre-Loutre". Je donnai un capot galonné au "Grand-Canard" et un autre au Michinaois (lieutenant) de "La Loutre", et, à chacun, sa part de rhum. Je fis la harangue suivante à l' "Outarde" :

" Mon Parent,

" L'habit que je viens de mettre sur toi est envoyé du Grand "Traiteur; c'est par cet habillement qu'il sait distinguer les plus "considérés d'une nation. Le Pavillon est une vraie marque de "Cheferie dont tu dois te faire gloire, car nous n'en donnons pas "aux premiers venus des Sauvages. Il faut être ce que tu es pour

“ l’avoir, c’est-à-dire, aimer les Français comme tu fais, veiller à leur conservation et leur faire faire des paquets. Mes ordres étaient de ne te rien donner cet automne et d’attendre au printemps afin de te connaître, mais, d’après tout le bien que j’ai ouï dire de toi par les Français, je n’ai pas hésité un moment à te rendre glorieux, convaincu que tu seras toujours le même pour le Fort; que tu auras soin de mes jeunes gens; qu’aucun chien ne les morde (qu’il ne leur arrive malheur) et qu’ils ne reviennent jamais honteux lorsqu’ils iront à tes loges.

“ C’est à toi, comme premier chef de l’endroit, à faire tous tes efforts pour que les Sauvages viennent tous en traite ici ce printemps; ce sera pour toi une gloire de renvoyer tes canots pleins au Grand-Portage.

“ Ressouviens-toi que le nom du Grand-Traiteur est sur le pavillon. Partout où tu iras, n’importe auquel de ses Forts, tu y seras reçu à bras ouverts, et il ne peut te donner une plus grande marque de son amitié. Il a écouté tes plaintes et il est bien fâché que Gauthier ait bu ton rhum l’année passée; je puis t’assurer, camarade, qu’il n’en sera pas ainsi cette année.

“ Et vous autres tous, regardez-moi! Voyez le Traiteur qui vous est envoyé! Je suis celui que vous avez fait demander. J’ai reçu cet été, trois paroles de trois chefs des prairies pour retourner hyverner sur leurs terres, mais je m’y suis refusé, pour laisser dire vrai à notre Grand-Traiteur, qui a voulu m’envoyer ici pour vous faire charité et non pour être méprisé. Cependant, je n’ai aucun reproche à vous faire parce que voilà la première fois que nous nous voyons. Soyez donc dévoués pour votre Fort, ayez-en soin; gardez-en les portes, et je porterai de bonnes nouvelles de vous autres à votre Père, ce printemps.”

Il y eut une terrible bataille entre Sauvages le lendemain de cette distribution. Malhiot, avec son éloquence innée, écrit: “ J’ai remercié Dieu de n’avoir pas eu un couteau pendant ce carnage, car bien certainement *il aurait tué.*”

Chaque fois qu’il parle avec amitié, Malhiot appelle son interlocuteur: *mon parent*. Voici une lettre écrite dans un moment de mauvaise humeur: la locution amicale disparaît. *Racicot*, tout court, c’est déjà expressif, mais que dire de l’ironie de la fin? Citons:

“ Racicot,

“ Je viens de recevoir la vôtre par “ La Roche,” et suis surpris du contenu. Quoi! des gens de quatorze et quinze cents livres de

gages mettent deux mois dans le Portage de Montréal!... Enfants que vous êtes! gens de peu de fiâte!... Des hommes montant de Montréal cette année en eussent fait autant que vous autres!... Vous n'avez pas assez de conception pour savoir le tort que vous faites à la Compagnie par votre retardement. Vous vous trouvez aujourd'hui dans les mauvais chemins, à qui en est-ce la faute? Dites, dites que vos cœurs ne sont pas placés où ils devraient l'être, et que vous n'avez pas voulu faire votre devoir.

“ Vous, Racicot, qui touchiez au moment d'avoir une place et d'entrer en charge, que n'avez-vous maîtrisé et fait marcher les autres de force ou d'amitié? Sans doute, vous étiez bien aise de dormir comme les autres à la face du soleil... Si vous avez manqué de vivres, c'est encore de votre faute, et qu'auriez-vous à dire si, présentement, je vous faisais payer le rhum que vous avez donné pour en avoir! Vous me demandez Durocher; faites miracle, guérissez le, et il ira bassiner vos lits!”

Il y avait aussi des lettrés parmi les “ bourgeois ” et les employés de la Compagnie du Nord-Ouest. L'ancien fort de Chippewean, abandonné en 1820, fut, pendant quelque temps, un véritable centre littéraire.

“ Les anciens bourgeois, dit M. Masson, se sont longtemps souvenus du vieux fort Chippewean; ils en parlaient avec plaisir et orgueil, car M. R. McKenzie, avec les habitudes studieuses que ses amis lui ont connues, en avait fait non-seulement “ l'emporium du Nord,” mais même “ la petite Athènes des régions hyperboréennes.” Les rayons de la jolie bibliothèque du Fort pliaient sous le poids de livres nombreux et bien choisis.

“ Quelques années plus tard, M. R. McKenzie ayant cessé d'être “ Bourgeois hivernant ” pour accepter la position d'agent de la Compagnie, ces richesses lentement accumulées furent dispersées aux quatre vents, et c'est à peine si, peu de temps après, on eût pu trouver quelques lambeaux de livres et de journaux gisant dans les greniers, au milieu de vieux agrès de pêche.

“ La bibliothèque d'Athabasca,” écrivait, en 1815, M. Wentzel, un des commis de la Compagnie, à R. McKenzie, “ est aussi, je puis le dire, non-seulement négligée, mais presque entièrement détruite; “ à peine y trouve-t-on un ouvrage complet. L'on serait porté à “ croire, en réfléchissant sur toutes ces tristes circonstances, que tout “ s'enchaîne dans la déchéance de notre Athabasca, naguère si brillant, l'école et les délices du Nord. Nos Canadiens, qui, autrefois,

“ étaient si attachés au poste qu'ils en avaient même oublié la mère-patrie, sont maintenant dégoûtés et se hâtent d'amasser leur argent le plus tôt possible.”

Le génie français a, le premier, frappé de son empreinte presque tous les points importants du nord, du centre et de l'ouest de l'Amérique Septentrionale. M. Masson en donne des preuves nouvelles dans l'esquisse qui précède les manuscrits dont il veut bien faire part au public.

Chose étrange ! c'est au moment où la compagnie du Nord-Ouest avait réduit la compagnie de la Baie d'Hudson à l'impuissance qu'elle dut s'effacer devant sa rivale. Il y a là comme un écho affaibli de notre bataille de Sainte-Foye.

“ Malgré les pertes qu'elle avait subies, dit M. Masson, la compagnie du Nord-Ouest avait enfin triomphé de ses adversaires. La lutte avait été terrible ; ses postes avaient été pillés et dévastés ; ses exportations considérablement réduites ; mais ces pertes avaient été en partie compensées par les hauts prix obtenus en Angleterre pour les pelleteries. Il fut par conséquent décidé, à la réunion générale des hivernants du mois de juillet 1820, de renouveler, pour dix années additionnelles, l'acte d'association qui aurait, autrement, pris fin en novembre 1822.

“ Cette décision énergique n'obtint pas, cependant, l'assentiment de tous. Des délégués furent envoyés en Angleterre par quelques dissidents, afin de s'y consulter avec les agents ; et l'on apprit bientôt avec surprise que ces derniers, qui contrôlaient la majorité des actions, avaient formé avec leur ancien adversaire, la Compagnie de la Baie d'Hudson, une union pour l'exploitation de la traite des territoires du Nord-Ouest pendant vingt-et-un ans.

“ La Compagnie du Nord-Ouest avait cessé d'exister.

“ Le trafic de l'Ouest, que les Bourgeois avaient, au prix de tant de sacrifices, attiré vers le Canada, reprit la route de la Baie d'Hudson. Les Bourgeois eux-mêmes se trouvèrent comme perdus, noyés dans la nouvelle organisation devenue “ anglaise ; ” les fortunes considérables qu'ils avaient accumulées furent bientôt dissipées, et leur influence anéantie : “ *The Lords of the lakes and forests had passed away !!!* ”

M. Masson a eu ses succès comme homme politique, ses triomphes comme orateur : il entre aujourd'hui dans le monde littéraire, un bon et utile volume à la main. Je me garderai bien de dire que son talent d'écrivain égale ou dépasse ses autres talents ; mais je

puis, sans être prophète, prédire que l'ample et virile prose de l'*Esquisse historique* des "Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest" conquerra les suffrages de tous ceux qui ont qualité pour l'apprécier et la juger.

ERNEST GAGNON.

Québec, 4 septembre 1889.

L'ORDRE DU MONDE PHYSIQUE

ET

SA CAUSE PREMIÈRE D'APRÈS LA SCIENCE MODERNE.

L'ORDRE DANS LE MONDE SIDÉRAL

MOYENS ACTUELS D'OBSERVATIONS.

Avant de parler des faits signalés par la science moderne, disons quelques mots de ses moyens d'observations.

Jusqu'au XVII^e siècle, les savants n'avaient à leurs disposition que la perception directe des sens, et les instruments les plus simples ; ce fut seulement vers 1606 que quelque lunettier hollandais eut l'idée d'ajuster deux lentilles de verre ou de cristal dans un tube, pour observer les objets éloignés.

Informé de cette découverte et de ses effets, Galilée voulut se fabriquer lui-même des lunettes de ce genre, et parvint à faire un instrument qui grossissait une trentaine de fois les objets observés. La lunette astronomique était découverte ; avec le temps, le génie des constructeurs l'a perfectionnée ; depuis 1835, on en fabrique dont l'objectif (lentille principale composée de plusieurs lentilles réunies pour les rendre achromatiques), a de 30 à 40 centimètres de diamètre ; en 1872 on en a fait de 66 et 69 centimètres avec 10 mètres de distance focale, et donnant un grossissement de deux mille diamètres ; enfin dernièrement (1886), malgré des difficultés extrêmes de construction, l'on a obtenu un objectif de 0^m 91 centimètres de diamètre, et 17^m 37 de distance focale.

Les télescopes, vastes miroirs concaves qui rassemblent en une image très brillante les rayons émanés des objets très éloignés, produisent des grossissements encore plus considérables. William Herschell, à la fin du siècle dernier, se fit un télescope de ce genre dont le miroir réflecteur avait 1^m 47 de largeur, et 12 mètres de foyer ; il pouvait grossir près de six mille fois en diamètre.

Depuis, lord Ross, en Irlande, en a fait construire un, dont le miroir a 1^m 83 de largeur et 16^m 76 de foyer. C'est une véritable tour mobile, et pour la manier, il faut d'énormes machines et une force considérable ; aussi fort peu d'astronomes peuvent-ils se payer ce luxe de construction.

Du reste, pour une foule de travaux, ces grands instruments ne sont pas nécessaires. Avec une lunette de 24 centimètres de diamètre, le P. Secchi, longtemps directeur de l'Observatoire Romain, put faire une foule d'observations et de découvertes précieuses pour le progrès de l'astronomie.

Voilà donc comment l'homme a su multiplier la puissance de sa vision ; grâce à ces instruments, une surface apparaît à ses yeux des milliers, des millions de fois plus grande qu'elle ne l'est à sa simple vue, et le ciel laisse apercevoir des myriades d'étoiles que l'œil ne pouvait seul découvrir. Munis de ces armes, les astronomes ont pu pénétrer en partie l'immensité des cieux et l'harmonie des mondes qui s'y trouvent parsemés.

GRANDEUR DU MONDE SIDÉRAL.

La Terre nous paraît vaste déjà : c'est un globe de quarante mille kilomètres de circonférence ; cependant la Terre est peu de chose, comparée au reste du système solaire.

Saturne, avec son triple anneau, est 715 fois plus gros que notre globe.

La planète brillante, que l'on appelle Jupiter, est 1,234 fois plus volumineuse que la Terre.

Mais le Soleil surtout est grand, immense, par rapport à notre planète ; il est 1,270,000 (douze cent soixante-dix mille) fois plus gros que la Terre, et si l'on réunissait toutes les planètes qui circulent autour de lui, il serait encore 700 fois plus grand que toutes ensemble.

Le rayon de sa sphère a cent soixante-douze mille lieues ; la Lune, déjà loin de nous pourtant, est à quatre-vingt-dix mille lieues ; si donc nous étions au centre du Soleil, il faudrait presque doubler la distance qui nous sépare de la lune pour atteindre la surface de cette sphère énorme. Comparez une bille d'enfant d'un centimètre de diamètre à un globe de un mètre dix centimètres de diamètre, vous aurez exactement la valeur comparée de notre globe à celui du soleil.

Un mot maintenant de la distance de ces astres. Le Soleil est à trente-sept millions de lieues de nous : un boulet de canon, toujours animé d'une vitesse de 500 mètres par seconde, pourrait l'atteindre en $9\frac{3}{4}$ ans. Un train express de nos chemins de fer mettrait plus de dix mille ans à parcourir cette distance.

Et cependant, la plupart des planètes sont bien plus éloignées de cet astre central : Jupiter l'est cinq fois plus, Neptune trente fois. Le soleil avec son cortège de planètes est donc quelque chose de grandiose ; il n'est cependant qu'une étoile de médiocre grandeur parmi les milliers d'étoiles qui brillent dans le ciel.

Prenant pour base d'observation le diamètre de l'écliptique terrestre, c'est-à-dire, le double de notre distance au Soleil, les astronomes sont parvenus à déterminer approximativement la distance de quelques étoiles. La plus rapprochée de nous, *alpha* du Centaure, brillante étoile du ciel austral, est à deux cent vingt-cinq mille fois la distance de la Terre au Soleil (huit mille milliards de lieues) ; Sirius, la plus brillante des étoiles, est à huit cent quatre-vingt-dix mille fois cette distance solaire, et la lumière, qui parcourt soixante-quinze mille lieues par seconde, met 14 ans pour venir de cet astre jusqu'à nous ; placé à cette distance, notre soleil nous enverrait une lumière soixante fois moindre que celle de Sirius, il serait à peine visible.

Maintenant, quel est le nombre de ces soleils immenses ? A l'œil nu, l'on peut en compter cinq ou six mille ; mais à mesure que la puissance du télescope a grandi, on a vu grandir aussi le nombre de ces astres.

Il y a un siècle, William Herschell, avec son puissant télescope, vit que les nébuleuses se résolvaient en une foule d'étoiles ; que la voie lactée, par exemple, n'est autre chose qu'un amas d'étoiles trop éloignées pour nous apparaître distinctes, et il en compte plus de dix-huit millions dans cette nébuleuse immense.

L'ORDRE DANS LE MONDE SIDÉRAL.

Ces chiffres, ces faits attestés par tous les astronomes, suffisent pour nous montrer la grandeur de l'Univers, du monde sidéral : la science y a-t-elle aussi trouvé l'ordre, l'harmonie ?

La plus simple observation du ciel et des étoiles découvre dans leur marche apparente une grande régularité, et les anciens en étaient ravis d'admiration. Cependant les mouvements des planètes sur la sphère céleste leur semblaient faire ombre à cette harmonie ;

ils ne pouvaient s'expliquer leur marche en apparence si changeante et si capricieuse ; c'est qu'ils regardaient la terre comme le centre de ces révolutions.

En 1543, le chanoine Copernic, (né à Thorn, en 1472,) dans un livre dédié au Souverain Pontife Paul III, donna la clef du problème en assignant le véritable centre planétaire : ce centre est le Soleil, autour duquel se meuvent toutes les planètes et la Terre elle-même que nous habitons.

En 1609, Képler publia les grandes lois qui régissent les mouvements de ces planètes ; d'après ses calculs, les lignes qu'elles décrivent dans leur marche autour du Soleil, ou leurs orbites, sont des ellipses, et les carrés des temps de leur révolution sont proportionnels aux cubes de leur distance au Soleil. Képler était persuadé que Dieu, dans la disposition des astres, dans l'ordonnance de leurs mouvements, a tout fait avec nombre et mesure, et ce fut cette pensée qui le conduisit à la découverte de ces lois.

LOI DE LA GRAVITATION UNIVERSELLE.

Newton pénétra plus avant encore : il vit que les lois de Képler sont les conséquences d'un principe unique, et il sut donner l'expression simple et précise de ce principe : les corps célestes s'attirent les uns les autres en proportion de leur masse, et en raison inverse des carrés de leur distance. — Telle est la grande loi du système solaire, loi dont presque tous les mouvements des planètes, dont leurs perturbations elles-mêmes sont les conséquences et les applications. Écoutez à ce sujet M. Petit, directeur de l'Observatoire de Toulouse (*Traité d'astronomie*, 24^e et dernière leçon) :

“ Le principe de la gravitation (de l'attraction universelle, formulé par Newton) renferme implicitement les grandes lois qui régissent les mouvements célestes, et par une de ces coïncidences remarquables, qui sont le plus sûr indice de la vérité, loin d'avoir à redouter les exceptions apparentes, les perturbations des mouvements normaux, il ne cesse de tirer de ces exceptions elles-mêmes les plus éclatantes confirmations.

“ C'est ainsi qu'on le voit expliquer la précession des équinoxes par la combinaison de la force centrifuge due à la rotation (de la terre) avec l'action du Soleil sur notre ménisque équatorial ; c'est ainsi qu'on le voit encore expliquer la nutation par une influence analogue de la Lune sur le même renflement de la Terre ; qu'on le voit également rendre compte par les attractions planétaires, et du

balancement de l'écliptique, et du mouvement de l'apogée solaire, et du ralentissement de Jupiter quand Saturne s'accélère, etc., etc.

“Non seulement ce principe satisfait à tous les phénomènes connus, mais encore il permet souvent de découvrir des effets que l'observation n'avait pas indiqués. (Telle a été, par exemple, la découverte de Neptune par M. Le Verrier.) Tout dans l'Univers marche donc par une organisation d'une admirable simplicité, puisque les mouvements en apparence les plus compliqués résultent de la combinaison d'impulsions primitives avec une force unique émanant de chacune des molécules de la matière. N'est-ce pas le cas de dire avec le Roi-Prophète en s'inclinant à la vue de tant de grandeur : *Celi enarrant gloriam Dei!*”

Voilà bien en effet le caractère de l'ordre et de l'harmonie : une loi simple et féconde, qui nous montre l'unité dans la variété, qui nous explique par un seul principe les phénomènes, les mouvements des planètes dans leurs révolutions autour du Soleil ; et telle est la grande loi de la gravitation universelle.

En 1846, cette loi reçut une éclatante confirmation. M. Le Verrier, mathématicien distingué, voyant que les observations faites sur la planète Uranus, la plus éloignée des planètes alors connues, ne répondaient point aux prévisions calculées par les astronomes, revit ces calculs avec le plus grand soin, et vérification faite, déclara qu'en effet, Uranus ne suivait pas la marche assignée par le calcul, et il conclut en assurant que ces perturbations étaient dues à la présence d'une planète plus éloignée, située à trente fois notre distance au soleil, et d'une masse supérieure à celle d'Uranus ; il assigna même la partie du ciel où devait se trouver présentement la planète présumée ; selon lui, toutes ces conclusions découlaient de la loi de la gravitation. Il publiait le résultat de ses calculs au mois d'août 1846, et 24 jours après, M. Galle, astronome de Berlin, découvrit Neptune à peu de distance de la place indiquée. “L'émotion fut universelle, dit M. Jean-Baptiste Dumas ; Arago s'écria : La découverte de M. Le Verrier est une des plus brillantes manifestations de l'exactitude du système astronomique moderne.” M. Le Verrier a voulu compléter son œuvre ; par un travail poursuivi trente années avec une constance que rien n'a pu lasser, il a voulu montrer, en calculant la marche des planètes principales et les mouvements apparents du soleil, qu'ils étaient en harmonie parfaite avec la loi de Newton.

LA CAUSE PREMIÈRE DE L'ORDRE SIDÉRAL.

Le Verrier était chrétien et connu dans le monde pour ses convictions religieuses ; présentant à l'Académie ses dernières *Recherches astronomiques*, il se félicitait : “ par la pensée qu'elles affermissent en nous les vérités impérissables de la philosophie spiritualiste.”

Newton, Képler, eux aussi étaient chrétiens ; quand, après dix-sept ans de recherches et de travaux opiniâtres, Képler eut trouvé, vérifié l'existence des trois lois qu'il a formulées, il écrivit à la fin de son livre d'astronomie : “ Je te remercie, Créateur et Seigneur, de toutes les joies que j'ai éprouvées dans les extases où m'a jeté la contemplation de tes œuvres. J'en ai proclamé devant les hommes toute la grandeur ; s'il m'était échappé quelque chose d'indigne de Toi, reçois-moi dans ta clémence et ta miséricorde, accorde-moi cette grâce, que l'œuvre que je viens d'achever contribue à ta gloire et au salut des âmes.” (Moigno, *Splendeur de la foi*, résumé, p. 209.)

Newton, dans sa correspondance avec le D^r Bentley, est plus explicite encore, sur la raison première de l'ordre sidéral. “ Dans le mouvement régulier des planètes et des satellites, dit-il, dans leur direction, leur plan, le degré de leur rapidité, il y a la trace d'un conseil, le témoignage d'une cause qui n'est ni aveugle, ni fortuite, mais qui est assurément très habile en mécanique et en géométrie.”

“ N'en doutez pas, dit-il encore, il est absurde de supposer que la nécessité préside à l'Univers, car une nécessité aveugle étant partout la même ne saurait produire dans les choses la variété que nous y voyons. L'astronomie trouve à chaque pas la limite des causes physiques, et par conséquent la trace de l'action de Dieu. Il est certain que les mouvements actuels des planètes ne peuvent provenir de la seule action de la gravitation ; pour qu'elles prennent un mouvement de révolution autour du Soleil, il faut qu'un bras divin les lance sur la tangente de leurs orbites.”

Non seulement ces grands savants, ces créateurs de l'astronomie moderne étaient chrétiens, mais encore, et ceci est remarquable à notre point de vue, c'est l'idée qu'ils avaient de la grande sagesse divine qui les guida, qui les conduisit à leurs découvertes.

Copernic nous le déclare lui-même dans ses écrits : “ La sagesse de Dieu est si grande, dit-il, que les complications extraordinaires de notre système astronomique (il parle de celui qui avait cours alors), que ces complications en démontrent la fausseté.”

Képler était guidé par la même idée : " Puisque Dieu est une intelligence unique, disait-il, les caractères des lois qu'il a données au monde doivent être l'unité et l'universalité."

Et Newton disait aussi : " N'est-ce pas une preuve que nous approchons de Dieu, à mesure que nous arrivons à des lois plus simples et plus générales ? " Cette idée dut l'aider à trouver la loi de l'attraction universelle, dans laquelle se résument les trois lois de Képler.

D. L. DE SAINT-ELLIER.

(A suivre.)

MÉMOIRE SUR LE PÈRE MARQUETTE.

(Suite et fin.)

§ 8. Nous remontons donc ce Mississipi qui nous donne bien de la peine à refouler ses courants ; il est vrai que nous le quittons vers les 38 degrés, pour entrer dans une autre rivière, (1) qui nous abrège de beaucoup le chemin et nous conduit avec peu de peine dans le lac des Illinois.

Nous n'avons rien vu de semblable à cette rivière où nous entrons pour la bonté des terres, des prairies, des bois, des bœufs, des cerfs, des chevreuils, etc. Nous y trouvâmes une bourgade d'Illinois, nommée *Kaskaskia*, composée de 74 cabanes ; ils nous y ont très bien reçus et ils m'ont obligé de leur promettre que je retournerais pour les instruire. Un des chefs de cette nation, avec sa jeunesse, nous est venu conduire jusqu'au lac des Illinois, d'où enfin nous nous sommes rendus dans la baie des Puants sur la fin de septembre, d'où nous étions partis vers le commencement de juin.

Quand tout ce voyage n'aurait causé que le salut d'une âme j'estimerais toutes mes peines bien récompensées, et c'est ce que j'ai sujet de présumer, car, lorsque je retournais nous passâmes par les Illinois de *Peouarea* ; (2) je fus trois jours à leur publier la foi dans toutes leurs cabanes ; après quoi, comme nous nous embarquions, on m'apporta au bord de l'eau un enfant moribond que je baptisai un peu avant qu'il mourût, par une providence admirable pour le salut de cette âme."

Tel est en abrégé le récit du P. Marquette. Il est triste de penser que trois hommes se soient rencontrés que l'envie a poussés à traiter de menteur ce digne religieux ; mais on se sent heureux de voir que leur jalousie n'a point fait fortune et que la postérité les a appréciés à leur juste valeur. Ces trois hommes sont M. de la Salle, et les PP. Anastase Douay et Louis Hennepin, Récollets.

(1) La rivière des Illinois.

(2) Ce sont les Péorias.

Dans son mémoire envoyé en France en 1682 par le P. Zénobe Mambré, M. de la Salle, parlant du *Journal du P. Marquette*, au lieu de se contenter d'en relever honnêtement les inexactitudes donne à entendre que l'auteur n'est pas descendu le Mississippi aussi bas qu'il le dit. C'est de l'envie toute pure ; à d'autres les commentaires. Le P. Anastase Douay accompagna M. de la Salle dans son second voyage, en 1685 : il fut même témoin de l'assassinat de l'infortuné explorateur ; puis en 1687 il remonta le Mississippi, et la rivière des Illinois jusqu'au Fort Crèvecoeur. Le P. Chrétien Le Clercq, Récollet, publiant en 1691 son ouvrage du "*Premier Établissement de la Foi dans la Nouvelle-France*" y donne, sur la foi du P. Anastase, un récit circonstancié de ce pénible voyage et c'est dans ce récit qu'on lit :

" Environ le milieu du chemin de la rivière Ouabache à celle des Osages l'on trouve le cap St-Antoine. Ce fut jusque là seulement, non plus outre, que le sieur Jolliet descendit en 1673 ; ils y furent pris par les Mansopela avec leur équipage ; ces barbares leur ayant fait connaître qu'ils seraient tués s'ils allaient plus loin ils rebroussèrent chemin n'ayant pas descendu plus bas que 30 à 40 lieues au-dessous de la rivière des Illinois. J'avais apporté avec moi le livre imprimé de cette découverte prétendue, et je remarquais dans toute ma route qu'il n'y avait pas un mot de véritable. On dit qu'il a été jusqu'aux Akansas et cependant les Akansas nous assuraient n'aroir jamais vu d'autres Européens avant M. de la Salle." A cela je n'ai qu'un mot à dire : Honte au P. Anastase pour l'extrait de son récit au P. Le Clercq, et son effort de faire passer pour menteur un homme comme le P. Marquette !

Le P. Hennepin fut associé par M. de la Salle à ses voyages de découverte. Il fut chargé sur la fin de 1679 de remonter le Mississippi depuis la rivière des Illinois jusqu'à sa source, si cela était possible. Il partit du Fort Crèvecoeur le 29 février 1680, atteignit le Mississippi le 7 mars ; mais au lieu de ce conformer aux ordres de son supérieur (si toutefois on doit le croire, car on prétend qu'il a su profiter du privilège des voyageurs), il suivit, dès le lendemain, le cours du fleuve et le descendit jusqu'à la mer où il prétend qu'il arriva le 25 du même mois... Il remonta alors le fleuve jusqu'au delà du Sault St-Antoine, où il fut fait prisonnier par les Sioux... Il ne retourna de sa captivité et de son voyage à Québec que le 5 avril 1682, d'où il partit pour la France la même année et ne revint plus ici.

Tandis que le P. Hennepin utilisait sa captivité chez les Sioux en les évangélisant *sans doute*, M. de la Salle descendit *réellement* le Mississippi jusqu'à son embouchure, où il arriva le 7 avril 1682.

Le P. Hennepin publia en 1697 à Utrecht et en 1698 à Amsterdam une description de ses voyages. Il s'y excuse d'avoir omis dans un ouvrage précédent le récit de sa *découverte en 1680 du bas du Mississippi jusqu'à la mer*, en disant : "C'était pour ne pas donner de chagrin au sieur de la Salle, qui voulait avoir *seul* toute la gloire. . . . C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher qu'elles ne publiassent ce qu'elles avaient vu, et que cela ne nuisit à ses desseins secrets."

Or ce même P. Hennepin a le front de nous dire à la suite de cela : "J'ai eu occasion de demander bien des fois au sieur Jolliet si en effet il avait été jusqu'aux Akansas. Cet homme, qui avait beaucoup de considération pour les Jésuites, m'a avoué qu'il *n'avait jamais été jusque-là* et qu'il était resté parmi les Hurons et les Outouais pour la traite des castors et des autres pelleteries." (1)

"*Récit du second voyage que le P. Jacques Marquette a fait aux Illinois pour y porter la foi, et de la glorieuse mort du même Père dans les travaux de cette mission.* (2)

§ 1. Le P. Jacques Marquette, ayant promis aux Illinois qu'on appelle *Kaskaskias* qu'il retournerait chez eux pour leur enseigner nos mystères, eut de la peine à tenir sa parole. Les grandes fatigues de son premier voyage lui avaient causé un flux de sang, et l'avaient tellement abattu qu'il était hors d'espérance d'entreprendre un second voyage. Cependant son mal ayant diminué, et presque entièrement cessé sur la fin de l'été de l'année suivante, il obtint

(1) Voici maintenant ce que l'abbé Ferland, entre autres, pense de ce P. Hennepin : "Suivant un critique américain, *Hennepin appartient à cette classe d'écrivains qui semblent dire la vérité par accident et mentir par inclination.*" Et dans une note il ajoute : "*Sparks a complètement dévoilé les mensonges et les plagiats du P. Hennepin.*"

Et Thomas Falconer (*On the discovery of the Mississippi, etc.*, London, 1844, p. 83) dit : "*Hennepin's account of the Mississippi south of the Illinois river is a mere fabrication, and the criticism of Mr. Sparks (Life of LaSalle p. 78) to prove it such, is conclusive.*"

C'est toujours consolant de voir les détracteurs du P. Marquette et de Jolliet démasqués de la sorte.—Note de la Rédaction.

(2) Manuscrit du Rév. P. Claude Dablon, Supérieur des Missions de la Compagnie de Jésus de la Nouvelle-France.

permission de ses supérieurs de retourner aux Illinois, pour y donner commencement à cette belle mission.

Il partit pour cela dans le mois de novembre de l'année 1674, de la baie des Puants avec deux hommes (1), dont un avait déjà fait le voyage avec lui. Pendant un mois de navigation sur le lac des Illinois, il se porta assez bien ; mais sitôt que la neige commença à tomber il fut repris de son flux de sang qui l'obligea de s'arrêter dans la rivière qui conduit aux Illinois. C'est là qu'ils firent une cabane pour passer l'hiver avec de telles incommodités que son mal s'augmentant de plus en plus, il vit bien que Dieu lui accordait la grâce qu'il lui avait tant de fois demandée, et même il le dit tout simplement à ses deux compagnons, qu'assurément il mourrait de cette maladie et dans ce voyage. Pour y bien disposer son âme, malgré la grande indisposition de son corps, il commença un hivernement si rude par les Exercices de saint Ignace, qu'il fit avec grand sentiment de dévotion et beaucoup de consolations célestes ; et puis, il passa le reste du temps à s'entretenir avec tout le ciel, n'ayant autre commerce avec la terre, au milieu de ces déserts, qu'avec ses deux compagnons qu'il confessait et communiait deux fois la semaine, et exhortait autant que ses forces le pouvaient permettre. Quelque temps après Noël, pour obtenir la grâce de ne pas mourir sans avoir pris possession de sa chère mission, il invita ses compagnons de faire une neuvaine à l'honneur de l'*Immaculée Conception de la Sainte-Vierge*. Il fut exaucé contre toutes apparences humaines, et se portant mieux il se mit en état d'aller au bourg des Illinois, sitôt que la navigation serait libre, ce qu'il fit avec bien de la joie, partant pour cela le 29 mars. Il fut onze jours en chemin, où il eut occasion de beaucoup souffrir, et par sa propre indisposition, n'étant pas entièrement rétabli, et par un temps très rude et très fâcheux.

Étant enfin arrivé dans le bourg le 8 d'avril, il y fut reçu comme un ange du ciel, et après avoir assemblé par diverses fois les chefs de la nation avec tous les anciens, pour jeter dans leurs esprits les précieuses semences de l'Évangile, après avoir porté les instructions dans les cabanes, qui se trouvaient toujours pleines d'une grande foule de peuples, il prit résolution de parler à tous publiquement dans une assemblée générale qu'il convoqua en pleine campagne, les cabanes étant trop étroites pour tout le monde. Ce fut une belle prai-

(1) C'étaient Pierre Porteret et-Jacques.

rie, proche du bourg, qu'on choisit pour ce grand conseil, et qu'on orna à la façon du pays, la couvrant de nattes et de peaux d'ours, et le Père ayant fait étendre sur des cordes diverses pièces de taffetas de la Chine, il y attacha quatre grandes images de la Sainte-Vierge, qui étaient vues de tous côtés. L'auditoire était composé de 500 tant chefs que vieillards, assis en rond autour du Père, et de toute la jeunesse qui se tenait debout au nombre de plus de 1500 hommes, sans compter les femmes et les enfants qui sont en grand nombre, le bourg étant composé de 5 à 600 feux.

Le Père parla à tout le peuple et leur porta dix paroles par dix présents qu'il leur fit, leur expliqua les principaux mystères, de notre religion, et la fin pour laquelle il était venu en leur pays; surtout il leur prêcha Jésus crucifié, la veille même de ce grand jour, auquel il était mort en croix pour eux aussi bien que pour tout le reste des hommes, et dit ensuite la Sainte Messe. Trois jours après, qui était le dimanche de Pâques, les choses étant disposées de la même manière que le jeudi, il célébra les saints mystères pour la seconde fois, et par ces deux sacrifices, les premiers qu'on y eût jamais offerts à Dieu il prit possession de cette terre au nom de Jésus-Christ, et donna à cette mission le nom de la *Conception Immaculée de la Sainte-Vierge*.

Il fut écouté avec une joie et une approbation universelle de tous ces peuples, qui le prièrent avec de grandes instances qu'il eût à revenir au plus tôt chez eux, puisque sa maladie l'obligeait de retourner. Le Père de son côté leur témoigna l'affection qu'il leur portait, la satisfaction qu'il avait d'eux, et leur donna parole qu'ou lui ou un autre de nos Pères reviendrait pour continuer cette mission si heureusement commencée, ce qu'il leur promit encore à diverses reprises en se séparant d'avec eux pour se mettre en chemin; ce qu'il fit avec tant de marques d'amitié de la part de ces bonnes gens qu'ils voulurent l'accompagner par honneur pendant plus de trente lieues de chemin, se chargeant à l'envi l'un de l'autre de son petit bagage.

§ 2. Après que les Illinois eurent pris congé du Père, remplis d'une grande idée de l'Évangile, il continua son voyage et se rendit peu après sur le lac des Illinois, sur lequel il avait près de cent lieues à faire par une route inconnue, et où il n'avait jamais été; parce qu'il était obligé de prendre du côté du sud de ce lac, étant venu par celui du nord. Mais ses forces diminuèrent de telle façon que ses deux hommes désespérèrent de le pouvoir garder en vie

jusqu'au terme de leur voyage, (1) car de fait il devint si faible et si épuisé qu'il ne pouvait plus s'aider, ni même se remuer, et il fallait le manier et le porter comme un enfant.

Pendant il conservait dans cet état une égalité d'esprit, une résignation, une joie et une douceur admirable, consolant ses chers compagnons et les encourageant à souffrir courageusement toutes les fatigues de ce voyage, dans l'assurance qu'il leur donnait que Notre-Seigneur ne les abandonnerait pas après sa mort. Ce fut pendant cette navigation qu'il commença à s'y préparer plus particulièrement. Il s'entretenait par divers colloques tantôt avec Notre-Seigneur, tantôt avec sa sainte Mère, où avec son Ange gardien, ou avec tout le Paradis. On l'entendait souvent répéter ces paroles *Credo quia Redemptor meus vivit*, etc., ou bien, *Maria, mater gratiæ—Mater Dei, memento mei* ; outre sa lecture spirituelle qu'on lui faisait tous les jours, il pria sur la fin qu'on lût sa méditation de la préparation à la mort qu'il portait sur soi. Il récitait tous les jours son bréviaire, et quoiqu'il fût si bas que sa vue et ses forces étaient beaucoup diminuées, il ne cessa point jusqu'au dernier jour de sa vie, après que ses gens lui en eurent fait scrupule.

Huit jours avant sa mort il eut la pensée de faire de l'eau bénite pour lui servir pendant le reste de sa maladie, à son agonie et à sa sépulture, et il instruisit ses compagnons comment ils en devaient user.

La veille de son trépas, qui fut un vendredi, il leur dit tout joyeux que ce serait pour le lendemain. Il les entretint, pendant tout ce jour, de ce qu'il y avait à faire pour son enterrement ; de la manière dont il fallait l'ensevelir, de la place qu'il fallait choisir pour l'enterrer, comment il lui faudrait accommoder les mains, les pieds et le visage, comment ils élèveraient une croix sur son tombeau, jusque là même qu'il les avertit, trois heures avant que d'expirer, que sitôt qu'il serait mort, ils prissent la clochette de la chapelle pour la sonner pendant qu'ils le porteraient en terre, parlant de toutes ces choses avec tant de repos et une si grande présence d'esprit qu'on eût cru qu'il s'agissait de la mort et des funérailles de quelque autre et non pas des siennes.

Ainsi les entretenait-il toujours en chemin faisant sur le lac, jusqu'à ce qu'ayant aperçu l'embouchure d'une rivière (2) sur le bord de

(1) Michillimakinac.

(2) Cette rivière a porté jusque dans ces derniers temps le nom du Père.

laquelle il y avait une éminence qu'il trouvait bien propre pour y être enterré, il leur dit que c'était le lieu de son dernier repos. Ils voulurent cependant passer outre, parce que le temps le permettait et le jour n'était pas bien avancé, mais Dieu suscita un vent contraire qui les obligea de retourner et entrer dans la rivière que le Père leur avait désignée.

Ils le débarquèrent donc, ils lui allument un peu de feu, ils lui dressent une méchante cabane d'écorce, ils l'y couchent le moins mal qu'il peuvent, mais ils étaient si saisis de tristesse qu'ils ont dit depuis qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

Le Père étant ainsi couché, à peu près comme saint François Xavier, ce qu'il avait toujours souhaité avec tant de passion, et se voyant seul au milieu de ces forêts, car ses compagnons étaient occupés à débarquer, il eut loisir de répéter tous les actes auxquels il s'était entretenu pendant ces derniers jours.

Ses chers compagnons s'étant ensuite approchés de lui, tout abattus, il les consola et leur fit espérer que Dieu aurait soin d'eux après sa mort, dans ces pays nouveaux et inconnus. Il leur donna les dernières instructions, les remercia de toutes les charités qu'ils avaient exercées en son endroit pendant tout le voyage, leur demanda pardon des peines qu'il leur avait données, les chargea aussi de demander pardon à tous nos Pères et Frères qui sont dans le pays des Outaouais, et voulut bien les disposer à recevoir le sacrement de pénitence qu'il leur administra pour la dernière fois. Il leur donna aussi un papier dans lequel il avait écrit toutes ses fautes depuis sa dernière confession pour le remettre entre les mains du Père Supérieur, afin de l'obliger à prier Dieu pour lui plus particulièrement. Enfin il leur promit qu'il ne les oublierait point dans le Paradis, et comme il était très compassif, sachant qu'ils étaient bien las par les fatigues des jours précédents, il leur ordonna d'aller prendre un peu de repos, les assurant que son heure n'était pas encore si proche; qu'il les éveillerait quand il serait temps. Comme de fait, deux ou trois heures après il les appela, étant tout prêt d'entrer dans l'agonie.

Quand ils se furent approchés il les embrassa encore une fois pendant qu'ils fondaient en larmes à ses pieds. Puis il leur demanda de l'eau bénite et son reliquaire, et ayant lui-même ôté son crucifix qu'il portait toujours pendu au cou, il le mit entre les mains d'un de ses compagnons, le priant de le tenir toujours vis-à-vis de lui, élevé devant ses yeux, et sentant bien qu'il ne lui restait que fort

peu de temps à vivre, il fit un dernier effort, joignit les mains et tenant toujours les yeux doucement attachés à son crucifix, il fit à haute voix sa profession de foi, et remercia la divine Majesté de la très grande grâce qu'elle lui faisait de mourir dans la Compagnie, d'y mourir Missionnaire de Jésus-Christ, et surtout d'y mourir, comme il l'avait toujours demandé, dans une chétive cabane, au milieu des forêts et dans l'abandon de tout secours humain.

Après quoi il se tut, s'entretenant en lui-même avec Dieu. Il laissait néanmoins échapper de temps en temps ces mots *Sustinuit anima mea in verbo ejus*, ou bien ceux-ci *Mater Dei, memento mei* qui sont les dernières paroles qu'il prononça, avant que d'entrer dans l'agonie qui fut toujours très douce et très tranquille.

Il avait prié ses compagnons de le faire souvenir, quand ils le verraient près d'expirer, de prononcer souvent les noms de Jésus et de Marie, s'il ne le faisait pas de lui-même. Ils n'y manquèrent pas, et lorsqu'ils le crurent près de passer, un d'eux cria tout haut *Jésus, Marie*, ce que le mourant répéta distinctement et plusieurs fois. Et comme si à ces noms sacrés quelque chose se fut présenté à lui, il leva tout d'un coup les yeux au-dessus de son crucifix, les tenant comme collés sur cet objet, qu'il semblait regarder avec plaisir, et ainsi le visage riant et enflammé, il expira sans aucune convulsion et avec une douceur qu'on peut appeler un agréable sommeil. (19 mai 1675).

Les deux pauvres compagnons, après avoir versé des larmes sur son corps et l'avoir accomodé de la manière qu'il leur avait prescrite, le portèrent dévotement en terre, sonnait la clochette comme il leur avait dit, et dressèrent une grande croix proche de son tombeau, pour servir de marque aux passants.

Quand il fut question de s'embarquer pour partir, un des deux qui, depuis quelques jours, avait tellement le cœur saisi de tristesse et si fort accablé d'une douleur d'estomac qu'il ne pouvait plus ni manger, ni respirer que bien difficilement, s'avisa, pendant que l'autre préparait toutes choses pour l'embarquement, d'aller sur le tombeau de son bon père, pour le prier de l'aider auprès de la glorieuse Vierge, comme il lui avait promis, ne doutant point qu'il ne fût dans le Ciel. Il se mit donc à genoux, fait sa prière, et ayant pris avec respect de la terre du sépulcre, il la mit sur sa poitrine et aussitôt son mal cessa et la tristesse fut changée en une joie qu'il a depuis conservée pendant son voyage.

§ 3. Dieu n'a pas voulu permettre qu'un dépôt si précieux demeurât au milieu du bois, sans honneur et dans l'oubli. Les Sauvages nommés *Kiskakous*, qui font profession publique du christianisme depuis près de dix ans et qui ont été instruits par le P. Marquette, lorsqu'il demeurait à la Pointe du Saint-Esprit, à l'extrémité du lac Supérieur, ont fait leur chasse, l'hiver passé (1677), aux environs du lac des Puants, et comme ils s'en retournaient, au commencement du printemps, ils furent bien aise de passer proche du tombeau de leur bon Père, qu'ils aimaient tendrement, et même Dieu leur donna la pensée d'enlever ses ossements pour les transporter en notre église de la Mission de Saint-Ignace à Michillimakinac, où ils font leur demeure.

Ils se rendirent donc sur le lieu et délibèrent ensemble d'agir à l'égard du Père suivant ce qu'ils ont coutume de faire envers ceux pour qui ils ont bien du respect. Ils ouvrent donc la fosse, ils développent le corps et quoique la chair et les intestins fussent tous consumés, ils le trouvent entier sans que la peau fût en aucune façon endommagée, ce qui n'empêcha pas qu'ils n'en fissent la dissection à leur ordinaire. Ils lavèrent les os et les exposèrent à l'air pour les sécher après quoi les ayant bien arrangés dans une caisse d'écorce de bouleau, ils se mirent en chemin pour nous les apporter en notre mission de Saint-Ignace.

Ils étaient près de trente canots qui faisaient ce convoi avec un très bel ordre, il s'y trouva même bon nombre d'Iroquois qui s'étaient joints à nos Sauvages Algonquins pour faire plus d'honneur à cette cérémonie. Quand ils approchèrent de notre maison le P. Nouvel, qui y est Supérieur, fut au devant d'eux avec le P. Pierson accompagné de ce qu'il y avait de Français et de Sauvages et ayant fait arrêter le convoi, il fit les interrogations ordinaires pour s'assurer que c'était véritablement le corps du Père qu'ils apportaient, et avant que de le descendre à terre, on entonna le *De profundis* à la vue de ces trente canots qui étaient toujours à l'eau et de tout le peuple qui était à terre. Après cela on porta le corps à l'église, gardant tout ce que le Rituel marque en semblables cérémonies. Il demeura exposé tout ce jour-là sous sa représentation, qui fut la seconde fête de la Pentecôte, 8 juin, et le lendemain. Après qu'on lui eut rendu tous les devoirs funèbres, il fut mis dans un petit caveau au milieu de l'église, où il repose comme l'ange tutélaire de nos missions des Outaouais. Les Sauvages viennent souvent prier sur son tombeau et, pour n'en pas dire davantage, une jeune fille âgée

de 19 à 20 ans que le feu Père avait instruite et qui fut baptisée l'an passé, étant tombée malade et s'étant adressée au P. Nouvel pour être saignée et prendre quelques remèdes, le Père lui ordonna pour toute médecine de venir, pendant trois jours, dire un *Pater* et un *Ave* sur le tombeau du P. Marquette, ce qu'elle fit et avant le troisième jour elle fut guérie sans saignée et sans aucun autre remède." (1)

J. VIGER.

APPENDICE.

Jusque dans ces dernières années personne n'avait mis en doute les droits du Père Marquette et de son compagnon Jolliet au titre de découvreurs du Mississipi. Il était réservé à certains esprits contemporains mal tournés de convoiter le titre de *découvreurs de l'histoire du Canada* ; ils se mirent donc à la recherche de manuscrits inédits aussi bien qu'anonymes et ayant eu la bonne fortune d'en trouver de leur goût, ils les paradèrent avec orgueil comme des preuves irrécusables de l'injustice des historiens passés envers certains hommes.

Sur le sujet qui nous occupe on a prétendu tantôt que ce fut Nicolet qui découvrit le Mississipi, tantôt que ce fut La Salle, mais que très certainement ce ne fut pas le Jésuite Marquette ; ce dernier a simplement eu le talent d'escamoter cette gloire.

La saine critique a fait justice de ces bravades et vengé l'honneur du Jésuite ; les Protestants n'ont pas été les derniers à prendre la défense du pauvre religieux, dont la plus pure gloire, du reste, était dans ses travaux héroïques de missionnaire et non dans ses voyages et découvertes. Les sociétés historiques des États de l'Ouest (Wisconsin et autres) ne laissent point passer une seule année sans enregistrer des éloges nouveaux à l'adresse du Père Marquette.

Parmi ces *découvreurs de l'histoire du Canada* plus vains que savants, on ne devra néanmoins pas classer M. John Gilmary Shea ; ce qu'il affirme d'inexact à ce sujet dans son *Discovery and Exploration of the Mississipi* est le résultat d'une distraction et non d'un système préconçu de dénigrement. La distraction néanmoins est regrettable, car l'autorité de M. Shea a fait accepter son opinion sans contrôle par M. Ferland, et c'est ainsi que, grâce à M. Laverdière, l'abréviateur du précédent, depuis bon nombre d'années toute la jeunesse du Canada croit en toute simplicité que c'est Nicolet qui a découvert le Mississipi.

M. Shea dit : (page XV) " Nicolet après avoir exploré *Green Bay*, remonta *Fox river* jusqu'au portage, puis s'embarqua sur une rivière qui coule à l'ouest et, d'après le P. Vimont, le sieur Nicolet qui avait pénétré le plus dans ces pays éloignés affirme que s'il avait navigué encore durant trois jours sur une grande rivière qui sort de ce lac, il

(1) Le P. Marquette avait 38 ans, dont il passa 21 dans la Compagnie, savoir 12 ans en France et 9 ans en Canada, où il arriva le 20 septembre 1666. Le 10 octobre suivant il fut envoyé par le Père supérieur Le Mercier au Cap de la Magdeleine pour y apprendre le montagnais sous le P. Gabriel Drulletes. Il en revint à Québec en 1668, d'où il s'embarqua pour les missions outaouaises. Il dut être détenu à Montréal, chemin faisant, puisqu'on le voit baptisant un Sauvage à Boucherville le 20 mai 1668. C'est la première entrée sur les registres de cette paroisse : précieux autographe.

J. V.

aurait trouvé la mer. Ceci montre que Nicolet, aussi bien que le lieutenant de De-Luna appliqua par erreur à la mer l'expression sauvage Mississipi (grande eau) qui désignait le fleuve géant. Il est donc certain que c'est à Nicolet qu'est dû le crédit d'avoir le premier atteint les eaux du Mississipi."

Or rien ne prouve. d'après le texte du P. Vimont, que Nicolet ait été même jusqu'au Wisconsin, et de fait les auteurs s'accordent à présent à admettre qu'il ne dépassa pas la rivière aux Renards (*Fox river*), mais que très certainement il n'arriva pas jusqu'au Mississipi. Le P. Vimont lui-même dit seulement que *si Nicolet avait encore navigué pendant trois jours, il aurait atteint le Mississipi.*

M. l'abbé Ferland (vol. 2e) après avoir cité M. Shea ajoute : " En effet, des sources de la rivière aux Renards on arrive facilement à celle du Wisconsin, tributaire du grand fleuve."

M. Garneau fut frappé de ce manque de logique et dans une lettre du 20 avril 1854, adressée au *Journal de Québec* il releva la conclusion erronée. Là-dessus M. Ferland, pour se justifier lui-même ainsi que M. Shea, prétendit qu'en atteignant le Wisconsin, tributaire du Mississipi, on atteint les eaux du Mississipi, et que c'est là sans doute tout ce que M. Shea voulait dire.

L'explication est ingénieuse peut-être, mais elle n'est pas naturelle. Quoi qu'il en soit ni M. Shea ni M. Ferland ne semblent réellement pas avoir voulu dire autre chose. Mais ni l'un ni l'autre ne furent interprétés de la sorte. Ce qui étonne néanmoins c'est que M. Laverdière, qui doit avoir connu cette réponse de M. Ferland, n'en ait pas tenu compte et ait affirmé dans son abrégé que c'est Nicolet qui découvrit le Mississipi. Voici ses paroles : (p. 95) " Ce fut pendant cette première administration du comte de Frontenac que se compléta la découverte du Mississipi. Il paraît maintenant bien constaté que le premier Canadien qui ait découvert les grandes eaux du Mississipi, est l'intépide et aventureux Nicolet, qui avait déjà couru tous les pays de l'Ouest vers 1639. Plus de trente ans après (1673), M. Talon chargea un bourgeois de Québec nommé Jolliet et le P. Marquette d'aller reconnaître si ces *Grandes Eaux* dont parlaient les Sauvages coulaient au sud vers le golfe du Mexique, ou se débarquaient dans le grand Océan Pacifique."

A son tour M. Paul de Cazes dans ses "*Notes sur le Canada.*" (p. 40) : " Vers la même époque, en 1639, Nicolet se rendait jusqu'au Mississipi qui fut exploré trente ans plus tard, à l'instigation de l'intendant Talon, par Jolliet et le père Marquette." Et dans la liste des *Découvertes Principales* (p. 196) il dit : " 1639, le Mississipi : Nicolet ; 1673 Exploration du Mississipi : Louis Jolliet et le P. Marquette."

Quant à la seconde partie de cette contreverse : *La Salle est-il arrivé au Mississipi avant Jolliet et Marquette*, M. Pierre Margry y a répondu affirmativement dans le *Journal Général de l'Instruction Publique* (août 1862) : mais outre le Père Tailhan, M. Francis Parkman et M. Harrisse l'ont réfuté victorieusement. De nouvelles études sur les pièces du procès paraissent prouver qu'il a lui-même abandonné sa thèse, car il a publié en 1873 un ouvrage intitulé : *Découverte du Mississipi par Louis Jolliet accompagné du Père Marquette.*

M. Gabriel Gravier, reprenant les arguments abandonnés par M. Margry, prétend à son tour que Jolliet et Marquette ont été précédés sur le Mississipi, au moins d'une année par Cavalier de la Salle. Son plaidoyer cependant n'apporte aucune preuve nouvelle ; il ne cite aucun document qui n'ait été discuté il y a longtemps par MM. Shea, Parkman, etc. Toutes ses preuves se réduisent en somme aux assertions d'un mémoire anonyme rédigé en 1678 et publié par M. Margry en 1876. L'auteur de ce mémoire ne s'est fait connaître que comme *un ami de l'abbé de Galinée*, diacre de la Société de Saint-Sulpice, qui accompagna de la Salle durant neuf semaines dans son voyage de 1669. La suite de son récit montre qu'il était également lié avec Arnaud, le célèbre chef des jansénistes. Cela explique tout.

M. Margry attribue le mémoire à l'abbé Eusèbe Renaudon ; M. Parkman conjecture qu'il est d'un des princes de Conti. En tout cas Cavelier de la Salle ne semble avoir eu rien à faire avec ce mémoire, car, comme dit Parkman : "Sept années ont passé depuis la découverte prétendue, et La Salle ne l'a point revendiquée jusque-là, bien qu'il fût de notoriété publique que, durant cinq années, elle avait été revendiquée par Jolliet et que cette revendication était généralement admise. La correspondance du gouverneur (M. de Frontenac) et de l'intendant (Talon) est muette sur le fait que La Salle serait arrivé au Mississipi, quoique la tentative eût eu lieu sous les auspices du second, tandis que tous deux avaient sérieusement à cœur la découverte de la grande rivière. Frontenac, l'ardent protecteur et allié de La Salle, croyait en 1672, comme le prouvent ses lettres, que le Mississipi se déchargeait dans le golfe de Californie, et deux années plus tard, il annonce au ministre Colbert la découverte de Jolliet."

Ces pièces montrent avec évidence que le voyage, qu'avait fait La Salle sur le Mississipi avant Jolliet, était absolument inconnu aux personnages qui auraient été les premiers informés, si la découverte avait eu lieu. Elles prouvent aussi que la prétention de Jolliet d'avoir découvert le Mississipi et de l'avoir suivi jusque près de son embouchure, était publique au Canada, dès le printemps de 1674. La Salle a même dû être un des premiers à en avoir la nouvelle ; car Jolliet, à son retour, passa par le lac Ontario et s'arrêta quelque temps à Frontenac où La Salle commandait. Est-il admissible que La Salle fût resté muet devant cette prétention jusqu'en 1678, et qu'il n'eût pas aussitôt énergiquement revendiqué sa priorité, si cette priorité avait été réelle ?

PHILALÈTHE.

LES PREMIERS ALMANACHS CANADIENS.

III.

(Suite et fin.)

J'ai eu la bonne fortune, en feuilletant ces vieux bouquins, de retrouver sinon les premières traces du moins les commencements de cette formidable société secrète dont les tendances ont si justement alarmé l'Église catholique, qui devait plus tard la condamner en termes si formels. Je veux parler de la Franc-maçonnerie. Il est même fait mention de cette secte dans le premier numéro de la série des almanachs de Brown—ce qui ne veut pas dire toutefois que l'installation de cette société dans notre pays ne remonte pas au-delà de cette date.

La franc-maçonnerie est d'importation anglaise et ce sont les régiments anglais venus ici après la cession du Canada qui ont dû l'y transplanter. En 1780, l'organisation de cette société était déjà quasi parfaite, et comptait un état-major assez considérable. Brown en fait le relevé qui suit :

THE ANTIENT AND HONORABLE SOCIETY OF FREE AND ACCEPTED MASONS
IN CANADA.

Grand Officer.

The Honorable Brother John Collins, Esq., Grand Master.

Brother Thomas Aylwin, Esq., Deputy Gr. M.

“ James Thompson } Grand Wardens.

“ H. A. Kennedy } Grand Wardens.

“ Chs Grant, Esq., } Grand Treasurers.

“ Lauchlin Smith } Grand Treasurers.

“ James Tanswell, Grand Secretary.

“ John Ross } Grand Deacons.

“ W. Ritchie } Grand Deacons.

“ John Hill, Grand Sword bearer.

Rev. Brother Geo. Henry, Grand Chapelain.

Brother Richard McNeil, Deputy Grand Master at Montreal.

La *Grande Loge* se réunissait le 1er lundi de mars, juin, septembre et décembre à la maison de Frère Bacon.

Les autres loges étaient :

Merchants Lodge No. 1.
 St. Andrew's Lodge No. 2.
 St. Patrick's Lodge No. 3.
 Anbalt Zum Temple Lodge No. 12.
 St. Paul's Lodge No. 10 à Montréal.
 King's Lodge No. 8 dans le 8e régiment.
 Union Lodge No. 1 à Détroit
 St. George's Lodge No. 108 dans le 31e régiment.
 Lodge No. 195 dans le 8e régiment.
 Lodge No. 236 dans le 53 régiment.

Jusqu'en 1819, des noms anglais seulement figurent dans la liste des officiers, mais à partir de cette date, bon nombre de nos nationaux se font inscrire sur les registres des loges et arrivent même à remplir les fonctions les plus importantes.

La " franc maçonnerie " était-elle considérée au pays, à l'époque dont nous nous occupons, comme une simple institution de bienfaisance, ou possédait-elle déjà le caractère anti-religieux qui devait amener sa condamnation, c'est ce que je ne saurais affirmer.

L'almanach se renferme, sur ce point, dans une réserve qui ne laisse place à aucune supposition.

Ce qui est mieux établi, c'est que la franc-maçonnerie avait un pied à terre à Québec et c'est probablement ici que se trouvait son principal champ d'opérations. Voici, au reste, les noms des Canadiens-français qui occupaient les plus hauts degrés dans la Grande Loge du Bas-Canada :

OFFICIERS DE LA GRANDE LOGE POUR LE BAS-CANADA.

Le Très-vénérable Claude Dénéchau (1)
 Jos. Frs-Xavier Perrault, Grand Warden
 Pierre Doucet, Grand Trésorier
 Louis Plamondon
 Chs. Chevalier de Tonnancour
 Thomas C. Oliva.

La même loge renfermait onze Anglais, ayant divers grades.

Au-dessous de cette loge et sous sa juridiction se trouvaient vingt-cinq autres loges disséminées dans le pays. Québec avait pour son compte deux loges placées sous la dépendance de la Grande Loge : la loge Sussex et celle des *Frères Canadiens*.

* * *

(1) Claude Dénéchau représenta la haute-ville de Québec à la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada de 1809 à 1820.

Vous avez vu se dérouler sous vos yeux les grandes lignes de notre organisation militaire, judiciaire et de notre système administratif dans les premières années du régime anglais. Un autre fragment que je détache des mêmes livres va vous donner maintenant une idée des anciennes lois fiscales préparées pour nous par la Grande-Bretagne. Vous voyez déjà que, s'il y a quelque chose de nouveau sous le soleil, ce ne sont certainement pas les tarifs de douane puisqu'il y a plus de 80 ans, on avait déjà imaginé d'installer au Canada des barrières, des espèces de murailles de Chine pour prévenir l'invasion des produits... qui ne portaient pas l'étiquette anglaise.

Les denrées que nous fournissait la métropole n'étaient pas elles-mêmes exemptes d'impôt, mais on y allait beaucoup plus légèrement afin de favoriser davantage le commerce et l'industrie anglaises.

Notons en passant, que la loi fiscale de l'époque était assez anodine et beaucoup moins complexe que celle qui frappe aujourd'hui nos importations. Elle devait être bâclée en un tour de main puisqu'il ne s'agissait pour elle que d'atteindre un nombre très restreint d'articles. Au reste, l'industrie canadienne n'était pas née et rien ne faisait prévoir que pour la protéger et faciliter son expansion, nos hommes publics, affranchis de la tutelle dans laquelle on les avait tenus avant l'établissement du gouvernement responsable, recourraient plus tard à un système politique qui les rendrait libres de frapper d'un lourd impôt tout ce que l'étranger envoyait sur nos marchés. Aussi la loi fiscale de 1802, mise en parallèle avec l'échelle des impôts actuellement en force, offre-t-elle un sujet curieux d'étude. C'est une transformation, un bouleversement complet qui prouvent à eux seuls la mesure du progrès accompli dans cet intervalle.

On peut dire en toute sûreté que la taxe était purement nominale à l'ouverture du siècle et je n'hésite pas à croire que nos pères qui ne payaient que trois deniers d'impôt sur chaque gallon de brandy anglais et neuf deniers sur chaque gallon de rhum de la Jamaïque auraient été épouvantés si on leur eut prédit—ce qui n'était que l'exacte vérité—que leurs descendants seraient assujettis à une taxe de \$1.75 pour chaque gallon de genièvre ou de rhum qu'ils boiraient et à une taxe de \$2.00 pour le cognac.

Cette progression de l'impôt sur les liqueurs n'a pas eu d'ailleurs l'effet d'effrayer sensiblement la génération actuelle. Je ne crois

pas même calomnier notre époque en disant que nous buvons aussi ferme et aussi généreusement que nos pères.

Passons maintenant en revue les principaux articles soumis au tarif de 1802.

	S. D.
Pour chaque gallon de brandy ou autres spiritueux de la manufacture de la Grande-Bretagne.....	0 0 3
Pour chaque gallon de rhum ou autres spiritueux qui sont importés ou amenés d'aucune des colonies sucrières de Sa Majesté dans les Indes Occidentales.....	0 0 6
Pour chaque gallon de rhum ou autres spiritueux qui seront importés ou amenés d'aucune autre colonie de Sa Majesté ou des puissances dans l'Amérique.....	0 0 9
Pour chaque gallon de brandy étranger.....	0 0 10
Pour chaque gallon de melasses et sirops qui seront importés ou amenés dans cette province dans des vaisseaux appartenant aux sujets de Sa Majesté dans la Grande-Bretagne ou d'Irlande ou aux sujets de Sa Majesté en cette province.....	0 0 3
Le tabac par livre.....	0 0 2
Le café de plantation anglaise per cwt.....	0 7 0
Le café par livre.....	0 0 2
Pour chaque paquet de cartes à jouer.....	0 0 2
Pour chaque minot de sel.....	0 0 4

* *

Il semblerait qu'avec cette dernière énumération, j'ai touché à peu près à tout ce qui constituait autrefois notre organisation sociale. C'est une erreur. Pour être complet, il me faut vous dire un mot d'un autre rouage qui a fonctionné pendant de longues années et qui n'est peut-être pas le moins important de cette même organisation : l'institution des seigneuries.

Soumis au régime féodal dès les commencements de la colonisation au pays, le Bas-Canada (1) vit la Couronne faire pleuvoir, d'année en année, des titres conférant des seigneuries aux gentilhommes qui s'en montraient dignes ou qui les obtenaient à la faveur de la brigue ou de protections particulières.

Le nombre de seigneuries octroyées sous Louis XIV était déjà tel que l'on disait à cette époque que "le fleuve Saint-Laurent ne coulait plus qu'entre des terres nobles depuis les Rapides jusqu'à la rivière Métis. (2)

(1) Le Haut-Canada ne fut pas soumis à ce régime. Le voisinage des Indiens l'en préserva.

(2) Déjà—dit Isidore Lebrun dans son livre : *Tableau statistique et politique des deux Canadas*—des gentilhommes, des filles nobles avaient obtenu des domaines, lorsque les officiers du régiment de Carignan, en 1668, emportèrent, dans leurs bagages, de ces petits carrés de papier qui les déclaraient gratuitement propriétaires de terres immenses, dans des pays bien inconnus de la chancellerie. D'autres grands fiefs furent

Sous Louis XV, les seigneuries durent être prises dans l'intérieur du pays, et ce ne furent pas les moins productives.

En 1830, toutes ces seigneuries subsistaient encore et l'on portait leur nombre à 210, y compris les fiefs et les grandes concessions de terres faites par des seigneurs.

Le district de Montréal, divisé en 19 comtés, comptait pour sa part 70 seigneuries et 8 arrières-fiefs ; Trois-Rivières, avec 6 comtés, 25 seigneuries et 9 fiefs ; le district de Québec, 79 seigneuries et 12 fiefs pour 13 comtés ; Gaspé, une seigneurie et 6 fiefs. (1)

En 1780—l'année que parut l'almanach de Brown—le nombre des seigneuries dans la province de Québec ne devait guère dépasser 80 à 90. La liste qu'il en donne se résume à 70 noms. J'en produis une partie. (2)

NOMS DES SEIGNEURS PRIMITIFS DES DIFFÉRENTES PAROISSES ET SEIGNEURIES DANS CETTE PROVINCE :

MM. les représentants Joliet, *Terre ferme de Mingan et île d'Anticosti*.

Thos. Dunn, Ecr., *Mille-Vaches*.

Le Page de St. Barnabé, *Rimouski*.

Héritiers Aubert de la Cheinaie, Ecrs., *Bic*.

Henry Caldwell, Ecr., *Rivière du Loup et côte de Lauzon*.

Veuve Deschainais, *Kamouraska*.

Baptiste Perrault, *Rivière Ouelle*.

Lauchlin Smith, *Ste. Anne*.

Juchereau Duchesnay, Ecr., *St. Denis, St. Roch, Beauport, (3) Godarville et Fossembault*.

Louis de Beaujeu, *Iles aux Grues et aux Oies*.

Aubert de Gaspé, Ecr., *St. Jean*.

Frs. Bélanger, *L'Islette*.

Amiot Vincelote, *Cap St. Ignace*.

Louis Brouillard, *St. Thomas et St. Pierre*.

accordés à des courtisans, obligés seulement à foi et hommage. Et Louis XIV se plut à redire que la Nouvelle-France possédait plus de membres de sa noblesse que toutes ses autres colonies ensemble.

(1) Inégales en étendue, comme en fertilité, plusieurs des seigneuries ont jusqu'à 36 lieues carrées en superficie. On évalue la totalité du territoire seigneurial à 12,066,000 arpents de France, ou 9,349,600 acres de l'Angleterre (*G. Lebrun*).

(2) Les seigneurs percevaient, année moyenne pour leurs droits féodaux, les uns 100 louis, les autres 1000 à 1500 louis.

(3) Le premier titulaire de cette seigneurie fut Robert Giffard. Giffard était aussi propriétaire de la seigneurie des *Mille-Vaches*.

Pierre Tremblay, *Les Eboulements.*

Les Prêtres du Séminaire de Québec, *Côte de Beaupré depuis la baie St. Paul jusqu'au Sault de Montmorency.*

Messire Berger de Rigauville, *Berthier et St. François.*

MM. Tarieu et Lanaudière, Ecr., *St. Valier, Ste. Anne, St. Pierre et Maskinongé.*

Brassard Deschenaux, *St. Michel et Pointe aux Trembles.*

A. Panet, Ecr., *Bourglouis.*

Couillard de Beaumont, Ecr., *Beaumont et rivière Royer.*

Capitaine Alex. Fraser, *St. Charles.*

Frs. Joseph Cugner, Ecr., *St. Etienne.*

Gabriel Taschereau, Ecr., *Ste. Marie, Linière et Joliet.*

Fleury de la Gorgendière, *St. Joseph et Deschambault.*

Le Chevalier De Léry, Ecr., *St. François, Tilly et Gentilly.*

Guillaume Grant, Ecr., *De l'Isle.*

Les R. P. Jésuites, *Lorette, Charlesbourg, Ste. Foi, Champlain, Batiscan, Ste. Geneviève et Prairie de la Magdelaine.*

Amable Durocher, *Isle d'Orléans.*

Les Dames de l'Hôtel-Dieu de Québec, *St. Augustin et Ste. Croix.*

Les Dames de l'Hôpital-Général, *Comté d'Orsainville.*

Blair Dusault, *Ecureuils.*

George A. Alsopp, Ecr., *Jacques-Cartier.*

Les Dames Ursulines de Québec, *Baronie de Portneuf. (1)*

Augustin Hamelin, *Grondines.*

François de la Chevrotière, *La Chevrotière.*

Chorel Dorvilliers, *Près de Ste. Anne.*

Jean Noël, *St. Antoine.*

Chartier de Lotbinière, Ecr., *Lotbinière, Vaudreuil (2) et Beauharnois.*

Conrad Gugy, Ecr., *Grosbois.*

Antoine Boisseau, *De Bellevue.*

Jacques Cuthbert, Ecr., *Berthier, St. Cuthbert, etc.*

Les Prêtres du Séminaire de St. Sulpice, *St. Sulpice, Assomption, Côte des Neiges, Lac des Deux Montagnes et Isle de Montréal.*

Les Dames Ursulines des Trois-Rivières, *Rivière du Loup.*

Mme veuve Montesson, *Bécancour. etc., etc.*

(1) Le sieur de Croisille fut le premier baron canadien de Portneuf.

(2) Cette seigneurie eut pour premiers titulaires les héritiers de Joybert, chevalier de Soulangy.

Joseph de Longueuil, Ecr., (1) *Soulanges*.
Greenwood et Higginson. *Sorel, etc., etc.*

* * *

Après les almanachs Mesplets, Brown et Neilson, il convient de signaler, parmi les plus anciennes publications de ce genre qui aient paru au pays, l'almanach dit *Étrennes Mignonnes pour l'année 1799*, et l'*Almanach des Dames* de 1807.

Les *Étrennes Mignonnes* justifient assez leur titre. C'est un opuscule, d'aspect mignon, à très petit format et contenant cinquante-cinq pages de matières.

Il fut imprimé à Québec, à la "Nouvelle imprimerie" rue des Jardins. (2)

L'auteur des *Étrennes Mignonnes* me paraît avoir emprunté le titre alléchant de son almanach à une publication du même genre qui circulait à Paris en 1791. Elle était intitulée, comme le petit almanach canadien, *Étrennes Mignonnes, curieuses et utiles*. (3)

Pour ne pas empiéter sur les brisées de ses prédécesseurs, les *Étrennes Mignonnes* abordent des sujets différents de ceux des almanachs Mesplets, Brown et Neilson.

Le calendrier de l'année occupe encore une place assez respectable dans le corps du volume, mais plus de nomenclatures, plus de tableaux statistiques sur le Canada comme dans les opuscules précédents.

Le compilateur des *Étrennes Mignonnes* semble n'avoir visé qu'un but : faire de son opuscule un livre amusant.

Il y glisse quantité d'anecdotes, de sentences, de "reparties ingénieuses, de bons mots etc., empruntés à des journaux européens, consacre deux pages aux époques les plus remarquables de l'histoire du monde, les fait suivre d'un certain nombre de "stances morales" de Madame Deshouliers, puis le lecteur tombe sur un code du jeu de *whist*, en vingt-neuf règles.

(1) Un Longueuil reçut de Louis XIV, en 1700, une baronnie de 2 lieues ou environ, de front sur le Saint-Laurent, de 3 lieues et demie de profondeur, laquelle s'accrut encore de 3 lieues de front jusqu'au lac Champlain. (*J. Lebrun.*)

(2) Plusieurs bibliophiles québécois possèdent un exemplaire de cet almanach. Monna MM. Cyr. Tessier, Chapais, Ph. Gagnon et l'Université-Laval.

(3) Ce n'est point le seul almanach qui fut publié sous ce titre en France. Le premier qui fut intitulé *Étrennes Mignonnes* parut en 1741. Il renfermait un certain nombre d'illustrations de l'artiste Cochin et il en fut tiré, di.-on, 40 à 50,000 exemplaires.

Ce code émet, à quelques exceptions près, les mêmes principes acceptés par les joueurs de whist de notre époque. Ce qui indique déjà que le whist a une origine assez ancienne et comptait, avant l'ouverture du siècle, un nombre assez considérable d'amateurs au Canada, puisque l'on a cru nécessaire d'imprimer un code spécial de ce jeu.

Après le code du *whist*, viennent quelques autres "*Règles pour parier sur la chance du point*," *quelques calculs pour défendre son argent au jeu*, puis un chapitre assez long intitulé :

LES LOIX DU JEU, tel qu'il est joué à Bath, etc, signé *Bob Short*.

L'Almanach des *Étrennes Mignonnes* se ferme sur une dissertation fantaisiste adressée à "Messieurs les Historiens, Généalogistes, Chronologistes, Annalistes, Computistes, Astrologues et Faiseurs d'Almanachs."

La dissertation roule tout entière sur la question "de savoir si l'année 99 est la 100ème du siècle. Je reproduis la dernière partie :

"Au fait, il s'agit de savoir si l'année 99 est la 100ème du siècle, "ou non ; c'est-à-dire s'il est permis de se donner un an de plus ou un an de moins qu'on n'en a. Les jeunes Demoiselles voudront s'en donner un de plus ; leurs Mamans voudront en avoir un de moins : voilà la fille armée contre la mère, et le trouble chez les honnêtes Citoyens.

"De grâce prévenez ces malheurs, et finalement placez moi quelque part.

"Je ne suis pas encore,

"Messieurs,

"à vous

"L'ANNÉE 1800."

* * *

Si les *Étrennes Mignonnes* vivaient d'assez larges emprunts faits à la littérature française, il en est un autre—et c'est le dernier de cette période reculée—qui s'efforça d'être un peu plus original, et un peu plus *du pays*.

Je veux parler de l'*Almanach des Dames* de 1807, charmant petit opuscule, format in-32, et qui est devenu presque introuvable. (1)

(1) Je dois à l'obligeance de M. Cyr. Tessier, bibliophile de Québec, d'avoir pu consulter ce petit recueil. Nul autre que lui à Québec n'en possède un exemplaire.

Il portait cette épigraphe : “ Je dois ma muse à vos plaisirs, ” et fut imprimé à Québec “ à la Nouvelle Imprimerie. ”

Les bibliophiles attribuent la paternité de ce recueil à Louis Plamondon, avocat à Québec.

Le compilateur avait dédié son almanach à une jeune fille qu'il désignait sous les initiales R. A.—mademoiselle Rosalie Amiot qui devint plus tard la femme de M. Plamondon.

La dédicace, fort galante, était conçue ainsi :

MADemoisELLE,

Travailler pour les Dames et vous dédier l'ouvrage est, pour moi, trouver dans le travail même le plaisir et la récompense. Permettez-moi de vous l'offrir comme l'hommage de la tendresse et de la sincérité à la beauté et à la modestie, à l'esprit et aux grâces. Si ce recueil peut vous plaire et vous amuser quelquefois, je ne serai que trop récompensé des soins que j'y aurai donnés.

Après la dédicace, venait l'avertissement au lecteur. L'Éditeur s'excusait, dans cet avis, de n'avoir pu présenter un recueil plus volumineux—il comptait soixante-quatre pages—et plus intéressant. Cela tenait à ce qu'il avait commencé trop tard. Il annonçait en même temps qu'il se proposait d'offrir, tous les ans, aux Dames, un semblable ouvrage et sollicitait le concours de tous ceux qui faisaient des vers pour enrichir son recueil.

En dépit de l'avertissement, le compilateur ne put donner suite à son idée. *L'Almanach des Dames* en resta à l'année 1807 et ne reparut plus.

Les seules compositions originales de cet almanach sont une épître de cent quatre-vingt à deux cents vers et un distique.

Le distique était précédé de cette remarque : *Vers pour mettre au bas du portrait de Mademoiselle R. A.*

La peinture a souvent embelli la nature,
Mais ici la nature embellit la peinture.

Ces deux vers étaient évidemment de la facture de M. Plamondon qui était encore dans l'âge des tendres soupirs.

L'autre pièce de vers, attribuée à M. Quesnel, était une *épître consolatrice* à M. L. . . *qui se plaignait de ce que ses vers et son talent n'étaient pas récompensés par le gouvernement.*

Cette épître débutait comme suit :

Toi qui trop inconnu mérite à juste titre
Pour t'immortaliser que j'écrive une Épître ;

Toi, qui si tristement végète en l'univers,
L... c'est à toi que j'adresse ces vers.
Quand je vois tes talents restés sans récompense
J'approuve ton dépit et ton impatience,
Et je tombe d'accord que nous autres rimeurs
Sommes toujours en bute à Messieurs les railleurs.
Je sais qu'à parler vrai ta muse un peu grossière
Aux éloges pompeux ne peut donner matière,
Mais enfin tu fais voir le germe d'un talent
Que doit encourager tout bon gouvernement.

Les autres matières devaient être empruntées à des publications étrangères. C'étaient une idylle, des chansons, des énigmes, des anecdotes dans lesquelles la note galante prédominait.

* * *

Je pourrais prolonger indéfiniment cette incursion dans le domaine du passé, exhumer quantité d'autres souvenirs rétrospectifs aussi intéressants les uns que les autres, mais cela m'entraînerait à des développements trop considérables et qui à la longue finiraient par être fastidieux.

Ce que nous avons glané du reste dans ces bouquins, vieux d'un siècle, suffit à notre curiosité et donne une idée à peu près exacte de ce qu'ont été les premiers almanachs publiés au pays et de ce qui entrait dans leur composition.

Qu'il soit bien compris que je n'entends pas assigner à ce genre de publication plus d'importance qu'il n'en mérite. Je ne saurais cependant refuser de reconnaître qu'avec les perfectionnements qu'ona apportés à sa confection, et avec la multitude de renseignements dont il fourmille, l'almanach constitue un livre fort intéressant à consulter et qu'il s'est popularisé à ce point qu'il est devenu l'hôte favori de presque toutes nos familles. A la campagne, pour ceux de nos bons villageois qui savent lire, l'almanach, porteur du calendrier, porteur des notions de toute espèce sur l'agriculture, sur la science culinaire, et bondé de statistiques, contribue avec le journal à charmer les loisirs des longues soirées de l'hiver.

Quant aux premiers almanachs canadiens, ils ont de plus, à mes yeux, le mérite d'être un reflet du passé, reflet modeste, il est vrai, mais projetant encore assez de lumière pour nous éclairer sur le rouage social à la fin du XVIII^e siècle et sur les personnalités marquantes de la génération disparue.

J'ajouterai qu'ils ont un autre titre à notre respect et à notre considération. Sans être des recueils de littérature—la littérature canadienne ne s'était pas encore dépouillée de ses langes—nos almanachs marquent avec le premier journal de Brown et Gillmore, l'ouverture d'une ère nouvelle, et sont pour ainsi dire, les premières fleurs écloses au pays dans le champ des manifestations de l'esprit humain. Ils n'ont ni le fini, ni le coloris, ni l'érudition des livres ou des journaux qui les suivront, mais ils ont l'insigne mérite—dans un temps où l'imprimerie était à ses premiers essais au Canada—de nous avoir légué des matériaux dont nous nous emparons chaque jour pour édifier notre histoire.

En résumé, les premiers almanachs canadiens resteront pour nous des reliques précieuses, presque sacrées, des livres que l'on feuillettera avec autant de profit que de plaisir, parce qu'ils s'intéressent constamment à notre enfance comme peuple, parce qu'ils nous parlent de ce que nous fûmes et nous laissent prévoir ce que nous serons.

EUGÈNE ROUILLARD.

GARCIA MORENO.⁽¹⁾

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

L'ÉQUATEUR AVANT GARCIA MORENO.

§ 1. *L'Espagne en Amérique.*

Des traditions plus ou moins authentiques font remonter le royaume de Quito aux premiers siècles de notre ère. Diverses tribus venues du nord se seraient fixées sur le plateau des Andes, et la plus puissante, celle des Quitus, aurait fini par absorber les autres ; d'où le nom de Quito donné à la principale résidence du chef.

Quoi qu'il en soit, au milieu' du XVe siècle, l'Inca, c'est-à-dire l'empereur du Pérou, battit dans un combat sanglant ses trop remuants voisins et réunit leurs terres à son immense domaine ; bien plus, afin de les tenir sous sa main, il abandonna son ancienne capitale pour s'installer à Quito, où il régna pendant trente-huit ans, non moins habile dans l'art de gouverner les peuples que vaillant à les conquérir.

Les Indiens de l'Équateur, dont le nombre s'élevait à cinq ou six millions, jouissaient sous les Incas d'une certaine civilisation. Simples et dociles comme des enfants, ils suivaient sans mot dire l'impulsion donnée par leurs chefs. Ils considéraient comme leur grand dieu ce soleil qui dardait perpendiculairement ses rayons sur leur tête ; la lune était son épouse, et les incas qui les gouvernaient, les augustes fils de ces deux astres.

Or, malgré les splendeurs de leur dieu-soleil, ces peuples restaient depuis leur origine assis dans les ténèbres de l'idolâtrie et courbés sous le poids de vices dégradants, lorsque, à la fin du XVe siècle, il plut à leur Père du ciel de leur révéler Jésus-Christ, le rédempteur

(1) Cet article est un abrégé de la magnifique biographie de notre héros, écrite par le R. P. A. Berthe, Rédemptariste. Paris 1888, 2e édition.

et le sauveur de toutes les nations, le divin soleil qui illumine et purifie les âmes.

Depuis dix-huit ans déjà, Christophe Colomb, le génie mystérieux, à qui Dieu avait fait pressentir l'existence de mondes inconnus, errait de royaume en royaume, cherchant un prince qui voulût bien être le messager du Christ ; mais partout, à Gênes, à Venise, en France, en Angleterre, on l'avait traité de visionnaire et d'aventurier. Dieu le conduisit enfin à la cour d'Espagne, où Isabelle la Catholique, non moins zélée que lui pour le salut des âmes, favorisa son expédition.

Quelques mois après, Colomb découvrait l'Amérique, et le Souverain Pontife, au nom du Christ, roi de tous les peuples qui sont sous le soleil, donnait aux rois d'Espagne l'investiture de toutes les îles et continents nouveaux, à condition pour eux de faire connaître le vrai Dieu dans ces lointaines contrées.

Les rois d'Espagne s'acquittèrent avec fidélité de l'auguste mission que leur avait confiée le Vicaire de Jésus-Christ. Aussi chaque vaisseau quittant les côtes d'Espagne emportait-il avec les colons de nouveaux missionnaires de la croix. Qui racontera les voyages, les souffrances, le martyre de ces héros du christianisme, dignes des premiers apôtres ?

Des ouvriers comme saint Turibe, archevêque de Lima, ce Xavier de l'Amérique, qui confirma de sa main plus d'un million d'hommes, plantèrent la croix en moins d'un siècle au Pérou, à l'Équateur, à la Nouvelle-Grenade, au Chili, partout où la race conquérante établissait sa domination. Dans toutes les classes de la société, la vie chrétienne se développa d'une manière remarquable, et bientôt l'œil de Dieu se reposa sur des âmes vraiment saintes, des prêtres héroïques, des missionnaires toujours en quête d'âmes à sauver, des religieux comme le bienheureux Martin de Porrés, et saint Pierre Claver, s'installant au lit des pestiférés ; des vierges arrivées au sommet de la perfection, comme sainte Rose de Lima et cette bienheureuse Marianne de Jésus que ses contemporains surnommèrent le lys de Quito.

§ 2. *Régalisme et Régicide.*

Mais, hélas ! avec les chercheurs d'âmes l'Espagne ne tarda pas d'expédier aux colonies des chercheurs d'or, des bandes d'aventuriers, parfois même de véritables brigands, qui déshonorèrent la conquête par leurs cruautés et leur exactions.

Cette faute eut pour conséquence l'asservissement plus ou moins déguisé des Indiens. Malgré les immortelles protestations de l'héroïque dominicain, Barthélemy de Las Casas, ces malheureux, sans devenir absolument esclaves, furent condamnés au travail des mines. La passion de l'or poussa les colons à un crime plus monstrueux encore. Comme la population indigène, chétive et paresseuse, s'épuisait vite dans ces durs labeurs, ils eurent recours, pour se procurer des bras, à la traite des noirs. (1) En vain les souverains pontifes proscrivirent ce commerce infâme ; les rois d'Espagne firent la sourde oreille à toutes leurs protestations.

A ce premier attentat du despotisme contre la liberté des enfants de Dieu, les rois d'Espagne en ajoutèrent un second, l'exploitation cupide et injuste de la colonie. Tout par la métropole, tout pour la métropole, tel fut durant trois siècles le système colonial espagnol. Le territoire, domaine du roi, fut distribué selon son bon plaisir à des concussionnaires qui exploitèrent le nègre et l'indien. De son côté, la métropole enleva aux trafiquants la majeure partie de leurs bénéfices à titres de redevances, de tarifs et autres impôts vexatoires. Puis, afin d'empêcher la contrebande, elle dut tenir sur pied une véritable armée de douaniers et se ruiner en frais d'administration pour le stupide plaisir de ruiner ses administrés.

Malgré tous ces griefs, les colonies demeurèrent fidèles à la mère-patrie aussi longtemps qu'elle-même resta fidèle à Jésus-Christ et à son Église. Ce troisième attentat des princes d'Europe, qui consistait à se déclarer indépendants de Dieu, ils le commirent au milieu du XVIIIe siècle, époque néfaste où ils ne rougirent pas de traiter l'Église comme ils avaient traité les colons et les nègres.

C'était le temps où, sous l'impulsion donnée par les Luther et les Machiavel, continuée par les Buchanan et les Pithou, le césarisme antique relevait la tête sous le nom de réganisme. Oublieux du Christ et du vieux droit chrétien, les princes mettaient la couronne au-dessus de la tiare et se proclamaient libres de tout contrôle ici-bas.

Les princes espagnols adoptèrent ces maximes païennes. Abusant du droit de patronage que les pontifes romains leur avaient bénévolement accordé, ils persécutèrent les évêques et les prêtres et commirent nombre d'attentats contre les personnes et les biens ecclésiastiques. Cette tyrannie régaliennne s'afficha d'une manière par-

(1) Des marchands en achetaient par milliers sur les côtes d'Afrique, les entassaient à fond de cale, et les vendaient dans les ports américains.

ticulièrement révoltante dans la conduite du roi Charles III à l'égard des jésuites.

On connaît l'inique procès intenté à la Compagnie de Jésus dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Des parlements jansénistes osèrent condamner des constitutions approuvées par l'Église ; et les courtisans de la Pompadour incriminer la morale prétendue relâchée de saints religieux. La vérité est qu'on n'avait contre les jésuites que leur ardente et brillante défense de la papauté durant ces derniers siècles. Protestants, jansénistes, gallicans jurèrent donc d'exterminer ces "gardes du corps" des pontifes romains, ainsi que les appelait Voltaire. Le roi de Portugal, obsédé par l'odieux marquis de Pombal, commença l'exécution aussi bien dans son royaume que dans les colonies de l'Inde, du Brésil et du Paraguay ; puis, entre deux orgies, le triste Louis XV signa l'arrêt sauvage ; enfin, dans ce massacre des innocents, on vit paraître le véritable Hérode, Sa Majesté Catholique Charles III.

La Compagnie de Jésus était la gloire de l'Espagne et des colonies espagnoles. L'Amérique du Sud possédait plus de cent collèges, dirigés par deux mille jésuites. Dans les déserts, cinq cent mille indiens, convertis par ces admirables missionnaires, jouissaient, sous leur conduite, d'une civilisation patriarcale qui rappelait les plus beaux temps de l'Église. Or, sans aucune forme de procès, sans même consulter le souverain pontife, voici l'ukase que le roi Charles III expédia, de sa propre main, à tous les gouverneurs de province tant en Espagne qu'aux colonies :

"Je vous revêts de toute mon autorité et puissance royale pour vous transporter sur le champ, avec main forte, au couvent des jésuites. Vous ferez saisir tous les religieux et les ferez conduire dans les vingt-quatre heures au port le plus rapproché, où ils seront embarqués sur des vaisseaux à ce destinés. Au moment de l'exécution, vous ferez apposer les scellés sur les archives de la maison et sur les papiers des individus, sans permettre à aucun d'eux d'emporter autre chose que ses livres de prière et le linge strictement nécessaire pour la traversée. Si, après l'embarquement, il existe un seul jésuite, même malade ou moribond, dans votre département, vous serez puni de mort. Moi, le roi d'Espagne."

Est-ce d'un chrétien ou d'un Caraïbe qu'émane ce décret barbare ? Mais que dire de son exécution ? Au jour fixé, 2 avril 1767, sous le coup de minuit, les jésuites furent saisis partout, en Espagne, en Amérique, dans les îles, entassés pêle-mêle sur des vaisseaux et

bientôt jetés, morts ou vifs, dans les états du pape. Néron n'eût pas mieux fait.

Cependant le pape, en apprenant ces crimes, écrit à Charles III : *'Tu quoque, fili!* Ainsi le roi catholique, toujours cher à notre cœur, emplit le calice de nos souffrances, plonge notre vieillesse dans les larmes, et nous précipite au tombeau !" Pour toute réponse, le despote sans cœur jette six mille de ses victimes sur les côtes de l'État pontifical. Le pape l'excommunie ; le roi lui pose l'alternative ou de retirer son bref ou de voir ses états envahis.

"Faites, répond l'intrépide Clément XIII, traitez le pape comme le dernier des hommes ; il n'a ni armées, ni canons, on peut tout lui prendre ; mais il est hors du pouvoir des hommes de le faire agir contre sa conscience."

Les conjurés lui enlèvent le Comtat Venaissin. Clément XIII mort de douleur, ces misérables despotes exigent de son successeur, Clément XIV, la suppression de la Compagnie de Jésus sous peine d'entraîner, comme Henri VIII, leurs sujets dans le schisme. Devant cette menace, le pape signe le bref de suppression, et meurt six mois après, criant au milieu des angoisses de l'agonie : "Ils m'ont forcé ! *Compulsus feci!*"

Ce fut la dernière victime du despotisme régalien. "Craignez, avait dit Clément XIII à Louis XV, craignez que Jésus-Christ ne venge lui-même son Église outragée !" Le vengeur s'appellera la Révolution, et le réganisme enfantera le régicide comme une nécessité logique.

En effet, Charles Ier, roi d'Angleterre, comparait devant un parlement, qui le juge et le fait décapiter. Le successeur de Louis XV, le pieux Louis XVI, ne quitte la barre de la Convention Nationale que pour monter à l'échafaud. Les autres rois d'Europe, si fiers de leur omnipotence, voient leurs trônes voler en éclat partout où passe l'Empereur, justement surnommé la "Révolution à cheval."

Le roi d'Espagne n'échappa point au châtement. La trombe révolutionnaire passa sur ses états comme les flots d'une mer en furie, et lui enleva ses colonies américaines.

§ 3. Bolivar.

Après dix ans de lutte, les colonies anglaises venaient de triompher de la mère-patrie et d'organiser, sous la conduite de Washington, la République des États-Unis. Aussitôt l'idée d'émancipation se mit à germer dans toutes les têtes. La révolution française ac-

tiva singulièrement la fermentation des esprits. Plusieurs tentatives d'insurrection eurent lieu au commencement de ce siècle, mais sans succès. C'est alors que parut Bolivar.

Né à Caracas, capitale du Vénézuéla, le 24 juillet 1783, d'une famille riche et chrétienne, il tomba malheureusement entre les mains d'un précepteur révolutionnaire, qui fit de lui un type de républicain, surtout un ennemi acharné de l'Espagne. A quinze ans, il fut envoyé à Madrid pour y terminer son éducation. Quelques années plus tard, de passage à Rome, électrisé par les souvenirs de l'antiquité, il jura sur le mont Aventin de délivrer sa patrie des tyrans espagnols. L'occasion d'accomplir son serment se présenta bientôt et il s'en saisit avec avidité.

Napoléon venait de détrôner Ferdinand VII et d'installer à Madrid son frère Joseph en qualité de roi d'Espagne. Sous prétexte de soutenir contre l'usurpateur les droits du monarque déchu, les patriotes du Vénézuéla, de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur, ces trois grands districts dont se composait la vice-royauté de Santa-Fé, s'organisèrent en juntas délibératives et s'insurgèrent, au nom de Ferdinand VII, contre les autorités espagnoles. Quito donna l'exemple le 10 août 1809; Santa-Fé de Bogota venait de l'imiter lorsque Bolivar entra en scène pour se placer à la tête du mouvement.

Le 19 avril 1810, ayant mis la main sur le gouverneur du Vénézuéla, Bolivar proclama la déchéance des autorités espagnoles et la création d'une junta suprême, libre et indépendante, dont l'autorité ne devait cesser qu'avec la captivité de Ferdinand VII. Cette dernière clause avait pour objet de dissimuler aux yeux du peuple généralement très royaliste, la portée de la Révolution. Elle ne tarda pas néanmoins à être sacrifiée et le Congrès vota purement et simplement l'indépendance entière et proclama la république.

C'était jeter le gant à l'Espagne. A la tête des troupes royalistes, le général Monteverde eut bientôt réoccupé les positions prises par les insurgés; il allait même attaquer Caracas, lorsque le Jeudi Saint, 26 mars 1812, un tremblement de terre ensevelit cette ville sous ses ruines. La nouvelle république de Colombie ne survécut point à ce désastre. Bolivar, protégé par un ami de Monteverde, obtint un passeport pour l'étranger. Vaincu, mais non découragé, l'indomptable champion court offrir son épée à la Nouvelle-Grenade, elle aussi en pleine insurrection contre les Espagnols.

A la tête de cinq mille hommes déterminés, il s'empara du fort de Ténériffe qui commande le Magdalena, balaie les rives de ce

fleuve jusqu'à Ocagna, et lance sa troupe dans la montagne avec l'intention de la franchir et de traverser au pas de charge les quatre cents lieues qui le séparent de Caracas, pour en chasser Monteverde. De fait, il culbute les détachements ennemis embusqués dans la Cordillère, et remporte une brillante victoire à Saint-Joseph de Cucuta, de l'autre côté des monts. Puis, partant comme la foudre, il prend en courant Mérida, Truxillo, Barinas, San-Calors, Victoria et fait son entrée triomphale à Caracas le 6 août 1813. Trente mille hommes l'accueillirent en criant : "Vive le Libérateur!"

Mais, pour conserver sa conquête, Bolivar devait lutter contre l'armée espagnole, contre le peuple resté fidèle à la monarchie et surtout contre ses généraux, jaloux de sa gloire. En vain multiplia-t-il les prodiges de valeur ; une seconde fois il dut quitter sa patrie ; il se retira à la Jamaïque, en attendant de meilleurs jours.

Sur ces entrefaites la chute de Napoléon ramena Ferdinand VII sur le trône de ses pères. Celui-ci envoya son maréchal de camp, Morillo, avec dix mille hommes de bonnes troupes pour pacifier l'Amérique. Morillo pacifia, comme la mort, écrasant tout sur son passage. La Colombie succombait dans le sang et les ruines, lorsque tout à coup on apprit que Bolivar, avec quelques officiers et une poignée de braves, avait quitté son île et envahi de nouveau le Vénézuéla, bien décidé cette fois à vaincre où à mourir.

Le 1er janvier 1817 il entra à Barcelone à la tête de sa petite troupe. Pour se créer une base d'opérations, il traverse avec quelques centaines d'hommes, d'immenses forêts, passe l'Orénoque, et s'établit à Angostura, chef-lieu de la Guyane, au fond du Vénézuéla, où il établit un conseil d'État pour préluder aux institutions républicaines, son rêve et sa chimère.

Au commencement de 1818, il fait trois cents lieues, tombe à l'improviste sur Morillo et remporte la fameuse victoire de Calabazo. Le 1er janvier 1819, de retour à Angostura, il préside le congrès chargé d'organiser le gouvernement de la nouvelle république de la Colombie. Morillo venait de passer l'Apure avec dix mille hommes. Bolivar abandonne au chef Paëz le soin de le surveiller et part avec ses troupes, franchit les Cordillères, écrase à plusieurs reprises le général Barreiro qui voulait lui barrer le passage et entre à Bogota aux acclamations mille fois répétées de : "Vive Bolivar, le libérateur de la Colombie, le père de la patrie!"

Ce Titan va-t-il se reposer? — jamais! aussi longtemps qu'un Espagnol foulera le sol américain. Les années 1820 et 1821 furent

consacrées à consolider sa conquête par la fondation de l'Union colombienne. Le congrès d'Angostura décréta que le Venezuela et la Nouvelle-Grenade formeraient une seule nation. Bolivar, nommé président de la Colombie, abandonna le pouvoir au vice-président Santander pour reprendre aussitôt l'œuvre d'affranchissement. Tournant les yeux vers le sud, où se trouvaient encore vingt mille Espagnols, il brandit son épée et dit à ses soldats : " En avant ! portons le drapeau de l'indépendance à l'Équateur, au Pérou et jusqu'au sommet du Potosi ! "

Après avoir franchi des obstacles insurmontables pour tout autre que pour lui il entre victorieux à Pasto, tandis que le général Sucre lui conquérait l'Équateur, qui fut aussitôt réuni à la Colombie. Puis tous deux réunis soumettent le Pérou par les mémorables victoires de Junin, d'Ayacucho et de Potosi.

Alors, au comble de ses vœux, Bolivar ne put s'empêcher de s'abandonner à un vrai délire et de s'écrier dans l'ivresse de sa joie, en promenant ses regards des sommets du Potosi sur cette chaîne de montagnes tant de fois franchie durant ces quinze années de combats, sur la Bolivie, le Pérou, l'Équateur, la Nouvelle-Grenade, le Venezuela délivré par ses armes : " Pour moi, les pieds sur cette montagne d'argent, dont les veines inépuisables ont rempli durant trois siècles le trésor espagnol, je déclare qu'à mes yeux tous ces biens sont un pur néant si je les compare à l'honneur d'avoir arboré l'étendard de la liberté des plages brûlantes de l'Orénoque au sommet du Potosi, la merveille de l'univers ! "

Pauvre Bolivar ! à peine descendu de la montagne, tu vas apprendre à tes dépens que l'étendard de la liberté n'est déjà plus, dans les mains des républicains, que le sombre drapeau d'un despotisme bien plus lourd que celui des rois. La Colombie va périr, parce que tu as oublié d'y planter l'étendard de Colomb, la sainte croix !

§ 4. *La tyrannie révolutionnaire.*

Pendant que Bolivar combattait pour l'indépendance, un homme qui lui devait ses titres militaires et civils, administrait la Colombie en qualité de vice-président de la république. Le général Santander, démocrate comme Bolivar, entendait autrement que lui la souveraineté du peuple. Bolivar eût volontiers laissé l'Église vivre librement dans l'État libre ; mais son lieutenant, en vrai sectaire, pensait que si l'État est souverain, il doit dominer l'Église et même la

brisé, pour peu qu'elle résiste aux ukases des majorités parlementaires.

Mais, au sein de populations essentiellement catholiques, comment créer dans les chambres une majorité hostile à l'Église ? Santander n'ignorait sous ce rapport aucune des manœuvres européennes. D'abord il établit à Bogota une loge de francs-maçons, qu'on décora, pour ne pas effaroucher le peuple, du beau nom de "Société des lumières." On y donnait aux naïfs des leçons d'anglais et de français, puis on les enrégimentait dans la secte, qui fut bientôt très en vogue. On y banquetait, on invectivait contre l'Espagne, l'Inquisition, l'intolérance des papes, la domination du clergé. "La religion ferait de grands progrès, disait-on, à ces apprentis, si le clergé se désintéressait de la politique." Pour répandre dans le peuple le poison élaboré dans les loges, les journaux se mirent à saper tous les principes sociaux, à dénaturer l'histoire et à vilipender chaque jour les gens de bien et les membres du clergé. Se croyant alors en mesure de dresser contre l'Église le formidable engin de la souveraineté du peuple, Santander insinua que pour donner à la Colombie un code vraiment libéral qui l'émancipât à jamais de sa trop longue servitude, les électeurs devaient écarter du congrès les réactionnaires, les fanatiques, les partisans occultes du gouvernement déchu. Appuyées de savantes manœuvres électorales, ces perfides déclamations produisirent un tel effet que ce peuple catholique députa, pour lui fabriquer sa constitution, une imposante majorité de francs-maçons.

Les constituants se réunirent à Cucuta sous la direction de Santander. Ils commencèrent par biffer l'article déclarant la religion catholique religion de l'État ; puis ils votèrent l'abolition de l'Inquisition et de l'*Index* ecclésiastique, et attribuèrent au gouvernement la censure des livres et des journaux. Aussitôt Santander autorisa la publication des œuvres de Voltaire, Rousseau, Diderot, Bentham, sans compter bon nombre de pamphlets immoraux et impies. On substitua dans les écoles un enseignement athée à l'enseignement catholique et on le rendit officiel et obligatoire.

En même temps la Colombie devenait un enfer d'où l'ordre était banni ; plus de protection pour le foyer, les personnes, les propriétés ; le brigandage militaire sous toutes ses formes ; voilà le spectacle déshonorant qu'offrait ce malheureux pays, quand Bolivar descendit de son trépied du Potosi, encore tout enivré de sa victoire

sur les tyrans et tout fier du cadeau qu'il avait fait à son pays en le dotant du système parlementaire.

Hélas! nous allons voir le vainqueur de la nature et de l'Espagne, vaincu lui-même par le faux principe dont il s'est fait l'esclave, se débattre en vain contre la tyrannie révolutionnaire. Au nom du peuple souverain les Santandéristes vont coucher dans le même sépulcre Bolivar et la Colombie.

Au mois de septembre 1826, il arrivait à Guayaquil, en marche sur Bogota. Les autorités des trois départements de l'Équateur le supplièrent de prendre en main le pouvoir dictatorial nécessaire, à leur avis, pour combattre avec succès les anarchistes de la Colombie et les révoltés du Vénézuëla. Enchaîné par son principe de la souveraineté des majorités, il répondit que "la légalité suffirait pour sauver le pays et qu'au lieu de dictature il apportait la branche d'olivier."

Les libéraux de Bogota, Santander à leur tête, se moquaient bien de sa branche d'olivier. Afin de paralyser d'avance les efforts du réformateur, ils le rendirent odieux au peuple en lui prêtant des projets ambitieux. Leurs manœuvres l'exaspérèrent tellement qu'il donna sa démission. Elle ne fut pas acceptée, grâce à ses amis puissants; mais sa position n'en fut point améliorée, et dans la nouvelle élection le peuple trompé, comme d'ordinaire, prit parti pour les plus actifs et les plus audacieux et députa à la convention une forte majorité de Santandéristes.

La situation devenait grave. Dès la première réunion du nouveau congrès, la majorité hostile réclame à grands cris la déchéance du président et menaçait même de l'exiler ou de l'étrangler. Dans une pareille extrémité, le colonel Herran, chef du département, convoqua une junte populaire. Le peuple décréta d'emblée la dissolution du congrès et la dictature du président.

Mais la Révolution ne désarme jamais; ceux qu'elle ne peut abattre, elle les assassine. Un mois après leur échec, le 25 septembre 1828, vers minuit, une bande d'insurgés et de soldats mutinés assaillirent le palais présidentiel en vociférant contre le tyran. Déjà ils avaient forcé la porte et se dirigeaient, le poignard à la main, vers la chambre de Bolivar, lorsque celui-ci, réveillé par le tapage, s'enfuit par une issue secrète. Les assassins furent jetés en prison et Santander lui-même fut banni.

Bolivar comprit alors la situation. Il ordonna la dissolution des sociétés secrètes et la fermeture des loges; il travailla à rétablir

l'union intime entre l'Église et l'État ; enfin, persuadé que l'enseignement universitaire empoisonnait la jeunesse, il en ordonna la réforme complète, expulsa des écoles les auteurs dangereux et y introduisit l'étude approfondie de la religion.

Mais l'homme de 1789 avait trop caressé, trop vanté, trop divinisé la Révolution, pour qu'elle se laissât facilement museler par lui. En vain se multipliait-il pour réparer les brèches ; ses ennemis réussirent bientôt à le discréditer auprès du peuple, et quand vinrent les élections, les Santandéristes triomphèrent sur toute la ligne.

Outré d'une pareille ingratitude, brisé de fatigue, malade, Bolivar succomba sous le poids du découragement et du chagrin. Il envoya sa démission dans des termes qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions. En même temps il donnait à la nation les avis les plus salutaires. "Que mon dernier acte, ajouta-t-il, soit de recommander au congrès de protéger toujours notre sainte religion, cette source féconde des bénédictions du ciel et de restituer à l'instruction publique ses droits sacrés et imprescriptibles." Puis d'un mot qui résumait l'histoire des vingt dernières années, il établit ce triste mais fatal bilan de la tyrannie révolutionnaire : "Concitoyens, je le dis, le rouge au front, nous avons conquis l'indépendance, mais au prix de tous les autres biens." Il conclut par ces mots sublimes : "Au nom de la Colombie, je vous en conjure, entendez mon dernier vœu : restez unis, et ne devenez pas les assassins de la patrie."

Le 8 mai 1830, Bolivar partit pour Carthagène avec le dessein de passer en Europe. Des bords de la mer où il s'était rendu pour rétablir sa santé délabrée, il vit s'écrouler l'édifice qu'il avait bâti. Le désordre prit de telles proportions que le général Urdaneta s'étant rendu maître de la ville par un coup de force, institua un gouvernement provisoire, dont le premier acte fut d'envoyer une commission à Bolivar pour le supplier de reprendre le commandement au nom de la patrie expirante : "Il n'y a plus de salut pour la patrie, répliqua-t-il ; tout est perdu et pour toujours !"

Quelques mois de cette agonie morale suffirent pour le conduire au tombeau. Le 8 décembre, dans la ville de Santa-Marta, où ses amis l'avaient conduit pour réparer ses forces avant de prendre la mer, il se sentit défaillir. Averti par l'évêque que la mort approchait, il reçut les derniers sacrements de la manière la plus édifiante ; puis il dicta ses derniers adieux au peuple colombien. "Si

ma mort, dit-il, peut contribuer à vous rendre plus unis, volontiers je descends au tombeau."

Le 17 décembre 1830 il rendit le dernier soupir. Fils de la Révolution, il devait s'attendre à être dévoré par elle ; n'est-ce point le sort qu'elle réserve, comme Saturne, à tous ses enfants ?

§ 5. *Un libérateur.*

Eh dépit du glorieux titre de *Libérateur*, Bolivar ne fut donc pas un vrai libérateur. S'il chassa de sa patrie les tyrans qui l'opprimaient au nom de l'omnipotence royale, ce fut pour la livrer à une horde de tyranneaux qui l'écrasèrent au nom du peuple souverain. Pour sauver la Colombie il fallait un autre Bolivar, assez fort pour chasser les révolutionnaires, assez chrétien pour remplacer la souveraineté du peuple par la souveraineté du Christ et les droits de l'homme par les droits de Dieu. Mais est-il possible aujourd'hui de détrôner le peuple souverain pour replacer la société sur sa base divine ? Oui, malgré toutes les apparences du contraire, et pour s'en convaincre il suffit d'étudier la vie de Garcia Moreno.

Trente ans seulement après Bolivar, sans aucun respect pour les immortels principes de 89, cet homme par un coup de force balaya les misérables qui s'engraissaient aux dépens du pauvre peuple de l'Équateur, un des États révolutionnaires nés du démembrement de la Colombie ; puis il installa dans son pays un gouvernement aussi catholique que celui de saint Louis ; en dépit des libéraux et des émeutiers il signa un concordat qui restituerait à l'Église tous ses droits et une constitution destinée à faire de son peuple, le vrai peuple du Christ.

Il succomba dans la lutte, et tomba sous le poignard de l'assassin ; mais sa patrie reconnaissante, qui lui doit le salut, a noblement vengé sa mort et par la voix de ses législateurs lui a décerné le titre glorieux de *Martyr de la civilisation* et lui a élevé une statue portant cette inscription : " A l'excellentisme Garcia Moreno, le plus grand des enfants de l'Équateur, mort pour la religion et la patrie, la République reconnaissante ! "

R. P. B.

(*A suivre.*)